

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. Le Matin
1914

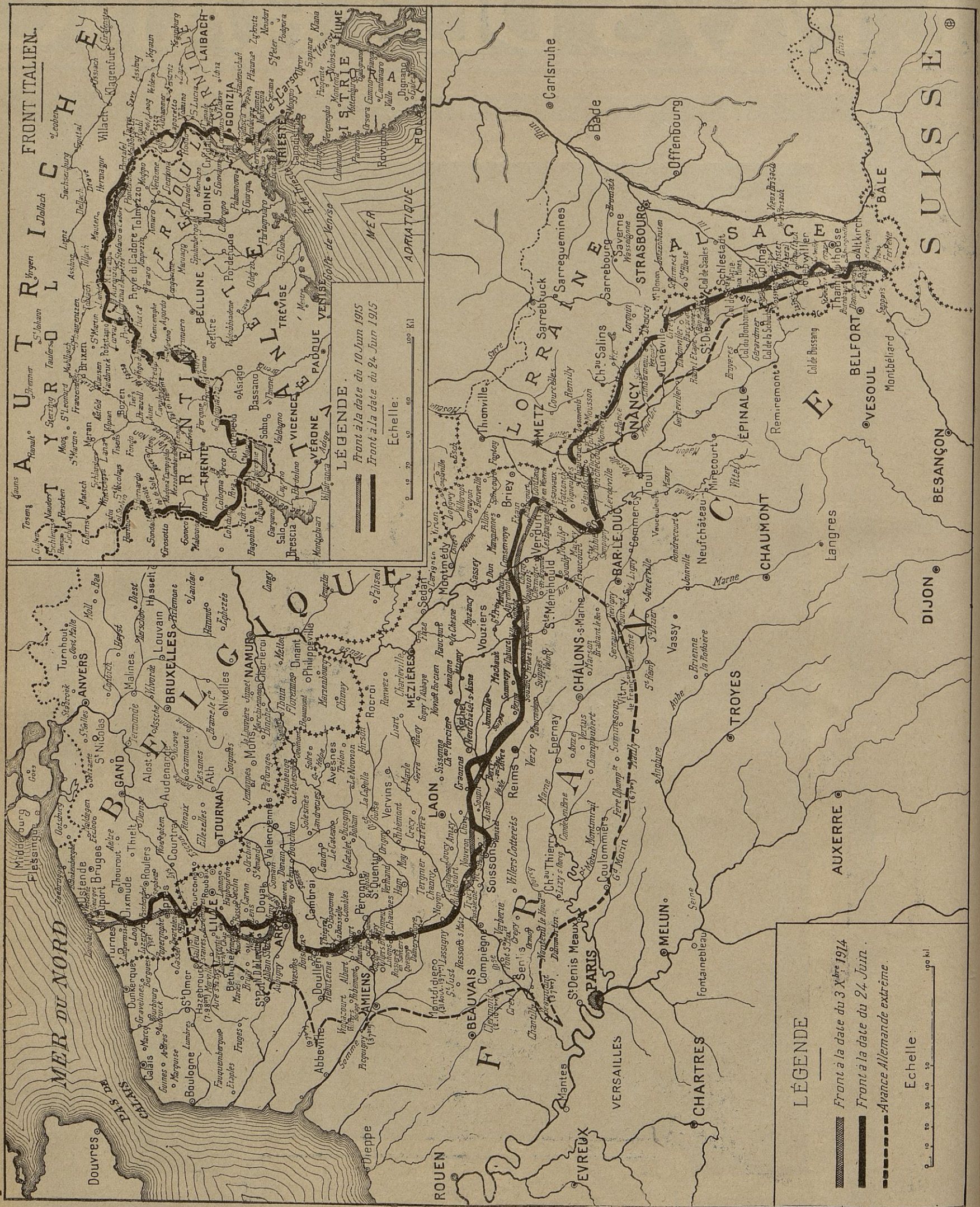
Viviani

PRÉSIDENT DU CONSEIL

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4,
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 17 AU 24 JUIN



Le fait important de cette semaine a été la conquête de cet ouvrage fortifié appelé « le Labyrinthe » qui formait un saillant de la ligne ennemie entre Neuville-Saint-Vaast et Ecurie, au nord d'Arras. C'était un dédale de blockhaus, d'abris, de tranchées et de boyaux ; il a fallu vingt jours de combats incessants pour enlever cette position ; l'opération commencée le 30 mai a été terminée le 19 juin ; un récit officiel en a relaté les diverses phases et fait constater une fois de plus l'énergie et l'endurance de nos troupes. Les Allemands ont perdu dans cette affaire un régiment entier, le 161^e ; un régiment bavarois a été aussi décimé.

La conquête de ces formidables positions de Notre-Dame-de-Lorette, de Carency, de Neuville-Saint-Vaast, du « Labyrinthe », de la sucrerie de Souchez a été suivie d'une sorte d'accalmie dans notre offensive ; nous avons dû, sous le feu intense des batteries ennemies, organiser toutes ces positions pour mettre nos gains à l'abri des contre-attaques des Allemands.

Notre offensive se poursuivait avec d'heureux résultats ; c'est ainsi que le 19 juin, après avoir investi le fond de Buval, nous l'avons enlevé d'assaut ; l'ennemi a opposé une résistance acharnée ; le petit nombre de prisonniers que nous avons faits, une dizaine, l'indique suffisamment. Nous avons en même temps attaqué les pentes à l'est du promontoire de Notre-Dame-de-Lorette occupées encore par les Allemands ; nous avons enlevé plusieurs tranchées et notre front a été porté en avant. L'ennemi a contre-attaqué furieusement au nord du « Labyrinthe » ; il s'agit pour lui de se maintenir au sommet de la berge de Givenchy et du petit Vimy, de conserver ainsi la disposition de la route d'Arras à Lille par Lens et de nous empêcher d'arriver au bord de la berge qui domine la plaine de Lens.

Le 20, nous réalisons de nouveaux progrès vers Souchez ; le lendemain nous nous rapprochons encore du village ; dans la nuit, les Allemands, après un bombardement d'une grande intensité, attaquent sur plusieurs points ; ils sont partout repoussés, sauf au sud-est de Souchez où ils parviennent à prendre pied dans un élément de tranchée.

Le 23, ils revenaient à la charge près du cimetière de Neuville-Saint-Vaast et vers le « Labyrinthe » ; ils étaient repoussés avec de grosses pertes, tandis que nous progressions au nord de Souchez.

Pendant toute cette période, la canonnade a fait rage ; les Allemands ont de nouveau bombardé Arras ; une ambulance a été atteinte ; des religieuses et des infirmières ont été tuées. Beau succès à l'actif des armées du kaiser !

Entre la mer du Nord et ce secteur d'Arras, il y a eu une reprise d'activité ; l'armée belge a poussé des reconnaissances heureuses au delà de l'Yser ; elle a trouvé des tranchées ennemies abandonnées et remplies de morts. L'artillerie allemande a canonné les positions belges ; l'artillerie de nos alliés a vigoureusement répondu. Au-dessus de Dixmude, le 20 juin, les Belges ont pris d'assaut plusieurs tranchées ennemies ; l'attaque fut si brusque et si bien préparée que les Allemands furent obligés de reculer et ils ne purent, malgré tous leurs efforts, reprendre le terrain perdu.

L'armée britannique a remporté quelques succès ; au nord d'Hoyge elle a occupé des tranchées allemandes et fait deux cent treize prisonniers ; au nord-est d'Armentières, nos alliés firent sauter plusieurs mines, démarrant une partie de la tranchée ennemie ; les Allemands qui se sauvaient après l'explosion furent pris sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie. Dans la région de Festubert, l'armée britannique a réalisé une avance sensible, en infligeant de lourdes pertes aux Allemands.

Dunkerque a de nouveau été bombardée, le 21 juin, à deux reprises, par une pièce à longue portée ; une trentaine d'obus sont tombés sur la ville, faisant des victimes parmi la population civile ; nos batteries lourdes ont pris à partie la pièce allemande.

Du secteur d'Arras jusqu'en Argonne, on n'a signalé que quelques actions de détail sans grande importance. Les Allemands ont attaqué presque chaque jour les positions que nous leur avons enlevées près de la ferme de Quennevières. Du côté de Berry-au-Bac, sur la route de Laon à Reims, nous avons fait exploser une mine qui a produit un entonnoir de 35 mètres de diamètre et a fortement endommagé les tranchées allemandes ; cet incident de la guerre de mines, a eu lieu à la cote 108, promontoire situé entre le canal des Ardennes et le ruisseau des Fontaines que suit le canal de l'Aisne à la Marne. L'ennemi a alors violemment bombardé Berry-au-Bac et le village de Sapigneul.

Plus à l'est, aux lisières ouest de l'Argonne, les Allemands ont prononcé, le 20 juin, une violente attaque sur la route de Vienne-le-Château à Binarville ; ils ont pris pied dans nos tranchées de première ligne, mais nous les avons rejetés par une contre-attaque immédiate ; la lutte a été particulièrement vive.

Sur les Hauts-de-Meuse, la tranchée de Calonne, cette grande route forestière qui suit la ligne du partage des eaux, a été le théâtre d'actions assez violentes ; le 20, nous avons enlevé deux lignes de tranchées ; les Allemands ont contre-attaqué ; nous les avons repoussés. Le lendemain, nous avons encore élargi notre gain vers l'est ; l'ennemi est revenu à la charge ; il n'a pu occuper, malgré la violence de son attaque, qu'une partie de sa seconde ligne ; nous l'en avons délogé presque entièrement. Depuis, c'est l'artillerie qui tonne.

En Lorraine, les opérations ont pris tout à coup une certaine extension et les résultats ont été favorables à nos armes. Le théâtre des combats se trouve à l'est de Lunéville, près de la petite ville de Blamont ; il s'étend entre les ruisseaux de Leintrey et d'Albe qui sont des affluents de la Vezouze ; la colline qui sépare les deux vallons a 300 mètres environ d'altitude, alors que la Vezouze coule à 250 mètres ; c'est donc une arête que l'ennemi occupait et dont nous le chassons. Nous avons enlevé des tranchées près de Reillon ; nous avons atteint les abords de Gondrexon et de Chazelles. Au sud-ouest d'Embermenil, nous avons abordé la hauteur boisée des Remaboies qui domine Leintrey où les Allemands se sont fortement retranchés.

Au bois le Prêtre, l'ennemi a tenté une attaque qui a échoué.

En Alsace nos succès se sont affirmés ; nous avons enlevé d'assaut Metzeral que les Allemands ont incendié avant de se retirer. Puis, dépassant le village par le nord et par le sud, nous avons gagné du terrain au delà de l'Anlaswassen, puis occupé Sondernach. Le nombre des prisonniers faits en huit jours s'est élevé à vingt-cinq officiers, cinquante-trois sous-officiers et six cent trente-huit hommes. Nous approchons de Munster, dont la gare a été bombardée.

En Alsace nos succès se sont affirmés ; nous avons enlevé d'assaut Metzeral que les Allemands ont incendié avant de se retirer. Puis, dépassant le village par le nord et par le sud, nous avons gagné du terrain au delà de l'Anlaswassen, puis occupé Sondernach. Le nombre des prisonniers faits en huit jours s'est élevé à vingt-cinq officiers, cinquante-trois sous-officiers et six cent trente-huit hommes. Nous approchons de Munster, dont la gare a été bombardée.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Un communiqué officiel a rompu le silence qui régnait sur les opérations dans la presqu'île de Gallipoli. Il nous a annoncé que le 22 juin le corps expéditionnaire attaqua les lignes turques sur les deux tiers de son front, notre gauche enleva deux lignes de tranchées dans un élan superbe ; notre droite eut plus de mal ; elle parvint toutefois, par une charge brillante des zouaves et des légionnaires, à refouler l'ennemi. Nous avons occupé le terrain qui commande le ravin de Kérévés-Déré.

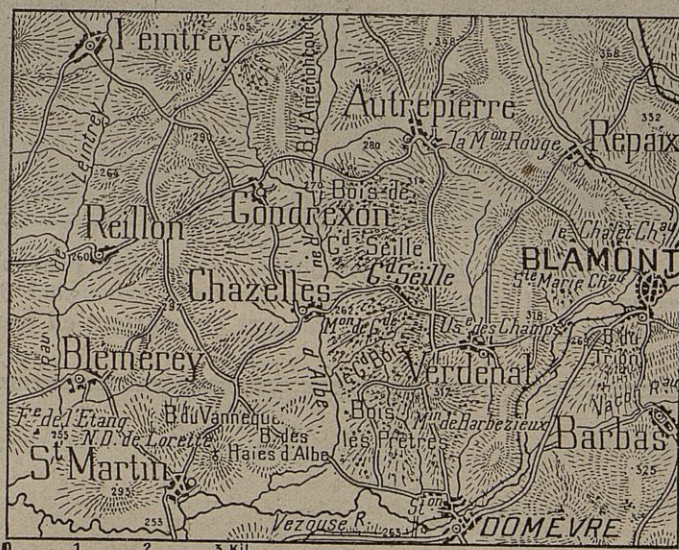
Nos jeunes troupes ont soulevé l'admiration des Anglais, ainsi que le constate leur communiqué.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Le plan du général Cadorna se développe avec succès et l'armée italienne poursuit ses opérations préliminaires malgré les contre-attaques autrichiennes qui se font de jour en jour plus sérieuses.

Dans le Trentin, les Italiens ont occupé les positions de Sasso-d'Istria et de Albrego-di-Falzarego dans la vallée de Costeana.

En Carnie, l'artillerie italienne démolit peu à peu les puissantes fortifications de Malborghetto. Mais c'est sur l'Isonzo que l'action la plus sérieuse s'est engagée. Les troupes italiennes, après de vifs combats, étaient parvenues à conquérir les hauteurs environnant Plava. Les Autrichiens, qui comptaient concentrer leurs troupes sur ce plateau, ont tenté de repousser les Italiens ; contre-attaques sur contre-attaques, grenades à mains, grosse artillerie, tout a été mis en œuvre pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Nos alliés ont vaillamment résisté ; ils ont même élargi leurs progrès sur la rive gauche de l'Isonzo.



LA RÉGION DE BLAMONT

DANS LA RÉGION DE L'YSER

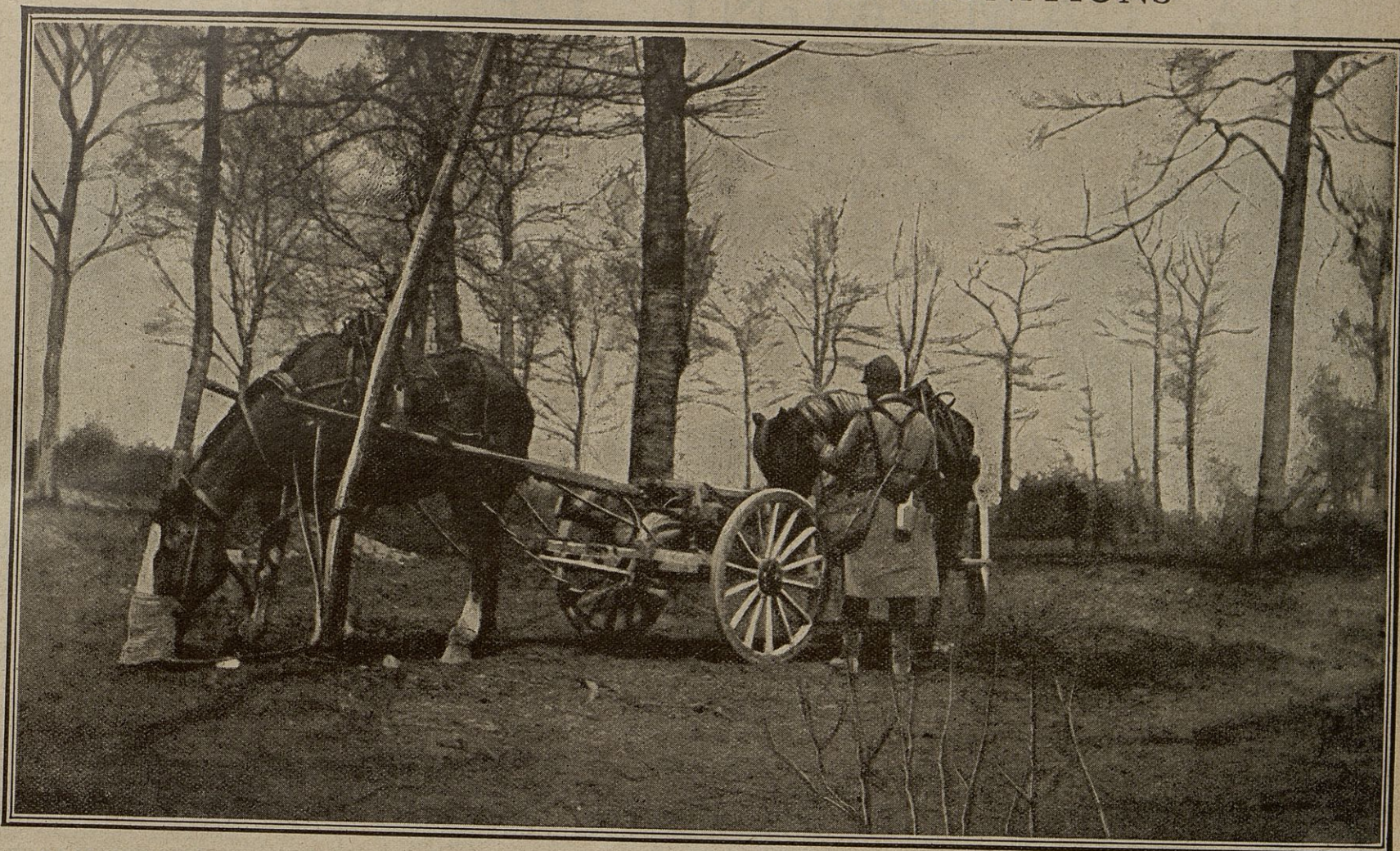


Comme la cavalerie française, la cavalerie de l'armée belge a été remontée en chevaux ; pendant l'hiver les hardis cavaliers avaient été obligés de descendre dans les tranchées pour faire le coup de feu aux côtés des camarades de l'infanterie ; maintenant ils sont de nouveau à cheval ; voici un groupe de lanciers qui partent en reconnaissance.

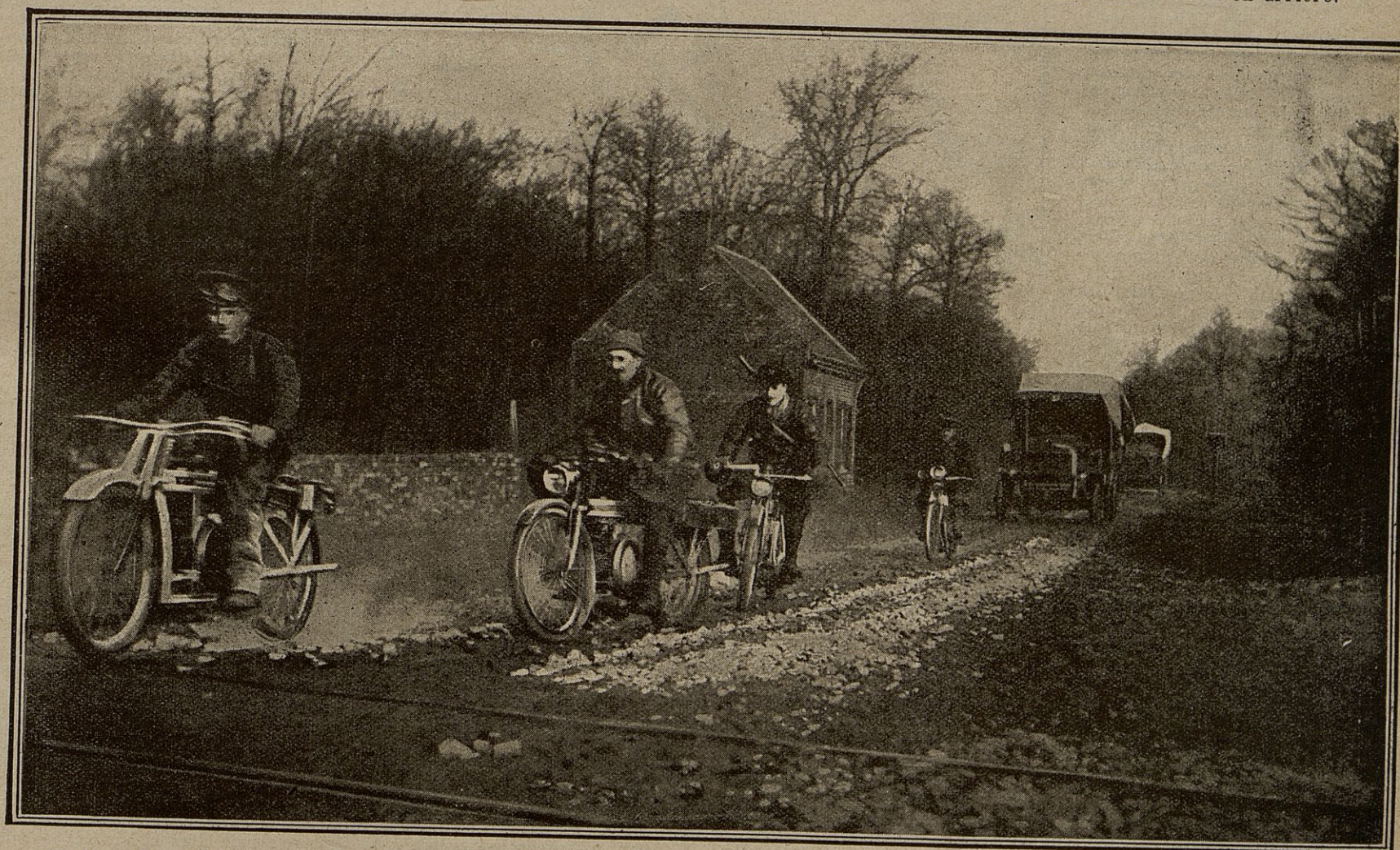


Sur les canaux des Flandres on fait aussi des patrouilles et des reconnaissances ; des bateaux légers sont employés à ce service ; l'armée anglaise dispose d'un certain nombre de ces petits bateaux ; comme on le voit sur cette photographie, ils sont armés de canons à tir rapide ; ils parcourent l'Yser et les nombreux canaux qui sillonnent cette région.

LE RAVITAILLEMENT EN MUNITIONS



Dans aucune guerre on ne fit pareille consommation de munitions non seulement en obus de tous calibres mais aussi en cartouches pour fusils et mitrailleuses ; aussi doit-on ravitailler presque sans arrêt les tranchées de première ligne. Les caissons sont amenés aussi près que possible et pendant que la distribution des cartouches a lieu, les avant-pièces sont mises à l'abri en arrière.



C'est au moyen de camions automobiles que sont transportées les munitions de l'armée anglaise ; voici un de ces convois qui se dirige vers le front en suivant, à travers bois, une route que le beau temps a asséchée ; pour parer à toute éventualité et éviter toute surprise le convoi est précédé d'éclaireurs motocyclistes.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915⁽¹⁾

par le Commandant B. de L.

Brevet d'Etat-Major.



GRAND-DUC NICOLAS
Généralissime des armées russes

LA BATAILLE D'AUGUSTOVO

(1^{er}-4 Octobre 1914)

Les opérations heureuses du maréchal von Hindenburg en Prusse orientale avaient eu un vibrant écho dans toute l'Allemagne ; cette dernière venait de trouver un homme de guerre auquel la fortune devait sourire. Le bâton de maréchal envoyé par le kaiser au vainqueur des batailles de Mazurie était du reste placé en très bonnes mains ; on fit plus, on le nomma généralissime des forces austro-allemandes sur le front est.

Les armées autrichiennes s'étaient montrées si faibles, si infé-

rieures dans les combats de Galicie, qu'on espérait en les plaçant sous la main puissante et lourde du maréchal allemand, que ce dernier pourrait peut-être ramener la victoire avec lui.

Hindenburg, généralissime, songea d'abord à accentuer ses succès en Prusse orientale ; une poussée vigoureuse sur les armées russes défaites semblait être en effet de circonstance ; le commandement de l'armée victorieuse fut confié au général von Schubert qui succéda au généralissime dans la région des lacs de Mazurie. Il s'agissait de continuer les premiers succès ; de refouler les Russes sur le Niémen et la Narew, de menacer Varsovie vers le nord.

Ce plan stratégique n'était pas très heureux ; on ne voit pas en effet le but que se proposait Hindenburg. Il avait devant lui le cours du Niémen qui était gardé par l'armée de Rennenkampf, appuyée aux deux grosses places fortes de Kovno et de Grodno ; la barrière du Niémen était solide ; ce serait une attaque bien sérieuse à oser entreprendre.

Puis, au sud, les marais de la Narew formaient obstacle, les défenses d'Ossowiec et de Lomza appuyaient ces résistances et la marche au nord de Varsovie paraissait très problématique. L'opération semblait donc difficile et sans gros résultats ; les événements prouvèrent la justesse de ces réflexions.

L'armée allemande se mit en marche vers le 20 septembre sur le Niémen. Mais les deux adversaires qui allaient se heurter vont se trouver dans une situation très différente ; le général russe Rennenkampf a refait son armée ; des contingents frais sont arrivés sur le front ; ce n'est plus avec des milices territoriales qu'il va recevoir l'ennemi, mais avec une armée qui a profité des derniers jours pour se refaire à l'abri du Niémen, recevoir ses compléments, toucher son matériel. Cette armée a reçu les bonnes nouvelles de Galicie ; elle a appris les victoires de Lemberg et Rava-Ruska, elle est pleine d'ardeur et prête à lutter. Les nouvelles du front occidental allemand, vers le pays de France, sont également heureuses ; la bataille de la Marne a eu une répercussion sonnante dans les rangs russes.

L'armée allemande de von Schubert, victorieuse en Mazurie, est prête pour l'offensive ; mais la marche des grandes armées russes, menaçante vers le sud, a forcé le maréchal Hindenburg à réunir de suite en Silésie, face à la ligne de la Warta, une armée destinée à arrêter les progrès russes, ou à les attaquer sur leur flanc droit s'ils pénètrent plus avant en Galicie. Pour former cette armée on a puisé un peu partout, car les gros contingents sont dans l'Ouest, en France et en Belgique et on a dû faire appel à l'armée de la Prusse orientale. Von Schubert a dû se dégarnir ; il est moins puissant ; la lutte qu'il va entreprendre ne se fera donc pas pour lui dans de bonnes conditions.

La rencontre se fait dans les premières marches vers l'est ; l'armée allemande sent une résistance croissante et malgré des efforts violents pour franchir le Niémen, elle ne peut obtenir aucun résultat sérieux.

L'armée russe de Rennenkampf, prend l'offensive alors, traverse dès le

29 septembre le fleuve sous le feu même de l'ennemi, le repousse, et le force à repasser la frontière de Prusse.

Von Schubert, sentant la nécessité d'arrêter cette offensive imprévue, fait appel à toutes les ressources de la place forte de Königsberg et, ayant reçu des éléments nouveaux, fait tête à l'adversaire devant la ligne d'Augustovo.

La bataille générale s'engage le 1^{er} octobre. La ligne allemande s'étend sur près de 100 kilomètres, d'Augustovo à Mariampol, c'est la région des petits lacs, des grandes forêts ; le terrain y est difficile, il ne permet pas de grands mouvements tactiques enveloppants ; c'est la lutte face à face contre l'adversaire ; le courage individuel et l'ardeur du combattant feront plus pour la victoire que la conception d'un mouvement heureux. L'armée russe, pleine d'ardeur, tient de front toute la ligne ; elle attaque partout ; après quatre jours de combats opiniâtres dans ces fronts, ces lacs, le Russe est vainqueur ; il a repoussé son ennemi.

Von Schubert replie son armée sur ses positions de seconde ligne ; l'offensive allemande a échoué de ce côté avec des pertes considérables.

MARÉCHAL VON HINDENBURG
Commandant en chef des armées allemandes

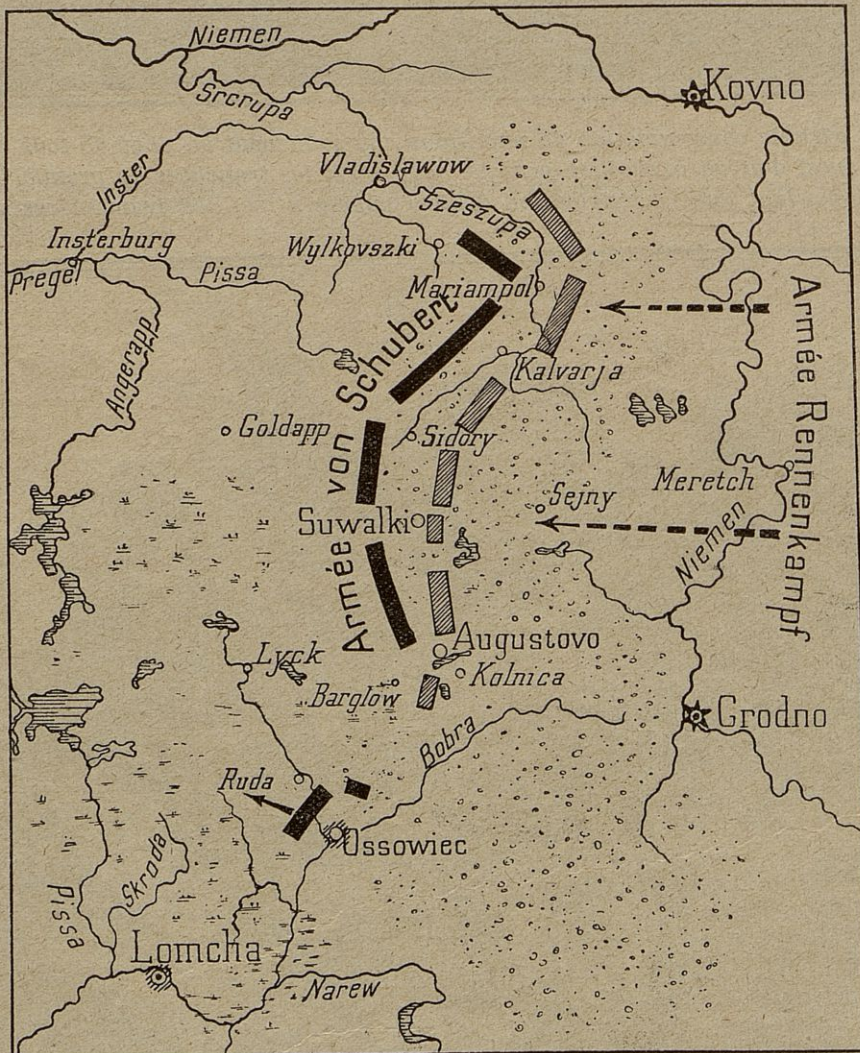
Les colonnes prussiennes plus au sud, qui ont essayé d'investir la place d'Ossowiec, et qui ont même bombardé avec les grosses pièces lourdes les forts, sont obligées de suivre le mouvement de recul de l'armée principale ; dès la fin de septembre, le siège de la place est levé, mais les routes de l'ouest sont mauvaises, défoncées et les gros canons amenés devant Ossowiec restent durant la retraite embourbés dans ces parages marécageux. La conception stratégique de l'envahissement au nord de la Pologne n'a pas réussi au maréchal von Hindenburg et cependant ce mouvement devait lui faciliter la grande offensive qu'il méditait sur Varsovie en ce moment.

GRANDE OFFENSIVE DE VON HINDENBURG

La grande offensive projetée sur Varsovie était en effet basée sur la démonstration en Prusse qui devait attirer vers la Narew une grosse partie des troupes russes du gouvernement de Brest-Litovsk. Cette offensive s'était produite trop tôt puisque, déclanchée dès les premiers jours d'octobre, le général von Schubert avait pris contact avec l'armée russe du Niémen ; puis, ce qui était beaucoup plus grave, l'offensive allemande n'avait pas réussi ; bien plus, l'armée de Prusse avait été battue à Augustovo et sur tout le front par l'armée Rennenkampf. Tout danger était donc écarté pour les Russes de ce côté, et quand, quinze jours plus tard, la grande marche des armées allemandes se produira sur Varsovie, on verra un détachement de l'armée du nord arriver très heureusement en pleine bataille sur la Vistule et former par Novo-Georgenitz un crochet dangereux pour l'aile gauche allemande.

L'offensive allemande était cependant bien combinée. Les succès des armées russes vers le sud avaient amené les troupes du Tsar jusque sur les cols des Carpathes où l'armée autrichienne battue s'était retirée ; quelques détachements de troupes avaient pris la direction de la Vistule vers Cracovie. Par suite de cette avance, la droite russe était en l'air, elle s'appuyait à la Vistule vers Plock, passait en avant de Varsovie, occupait les vallées de la Bzura, de la Piliza et s'étendait au sud de Radom dans le petit massif de Lyssa-Gora ; la ligne reprenait alors la Vistule, la coupait sur la Wistoka pour aller vers les Carpathes. Le plan était donc bien conçu : *attaquer l'aile droite des armées russes qui se trouvait isolée, l'écraser, marcher sur Varsovie.* C'était une victoire ; c'était surtout un succès claironnant, de pouvoir annoncer la prise de la capitale de la Pologne.

Dans des circonstances pareilles, il faut, pour réussir, coordonner les efforts



— Allemands — Russes

LA BATAILLE D'AUGUSTOVO-MARIAMPOL (1^{er}-4 OCTOBRE 1914)

(1) Voir les numéros 35 et 36 du Pays de France.

et les faire coïncider ; il fallait que l'offensive en Prusse orientale fût retardée de dix jours au plus. En temps de guerre les heures et les jours ont leur valeur.

Quand l'attaque allemande se déclanchera vers le 15 octobre, l'armée russe n'aura pas d'autre préoccupation que l'attaque de front ; bien plus, comme il a été dit plus haut, elle bénéficiera de détachements accourus de la Narew qui viendront la prolonger sur sa droite.

Le maréchal von Hindenburg avait pris le commandement en chef des armées austro-allemandes. Il forma cinq grandes colonnes d'attaque dirigées sur la droite russe et sur son centre.

1^o La colonne Breslau-Lodz-la Bsoura. (Troupes allemandes : corps actifs tirés du front Ouest).

2^o La colonne Oppeln-Piotrkow-la Piliza. (Troupes allemandes de réserve).

Ces deux premières ayant pour objectif Varsovie située à la réunion des deux directions de marche.

3^o La colonne Cracovie-Radom-Ivangorod. (Troupes austro-allemandes).

4^o La colonne Cracovie-la Vistule-Sandomir. (Troupes autrichiennes).

Ces deux colonnes ayant comme objectif la Vistule moyenne et contournant dans leur attaque la Lyssa-Gora.

5^o La colonne Dunajec-Wistoka-le San. (Troupes autrichiennes, débris des troupes battues).

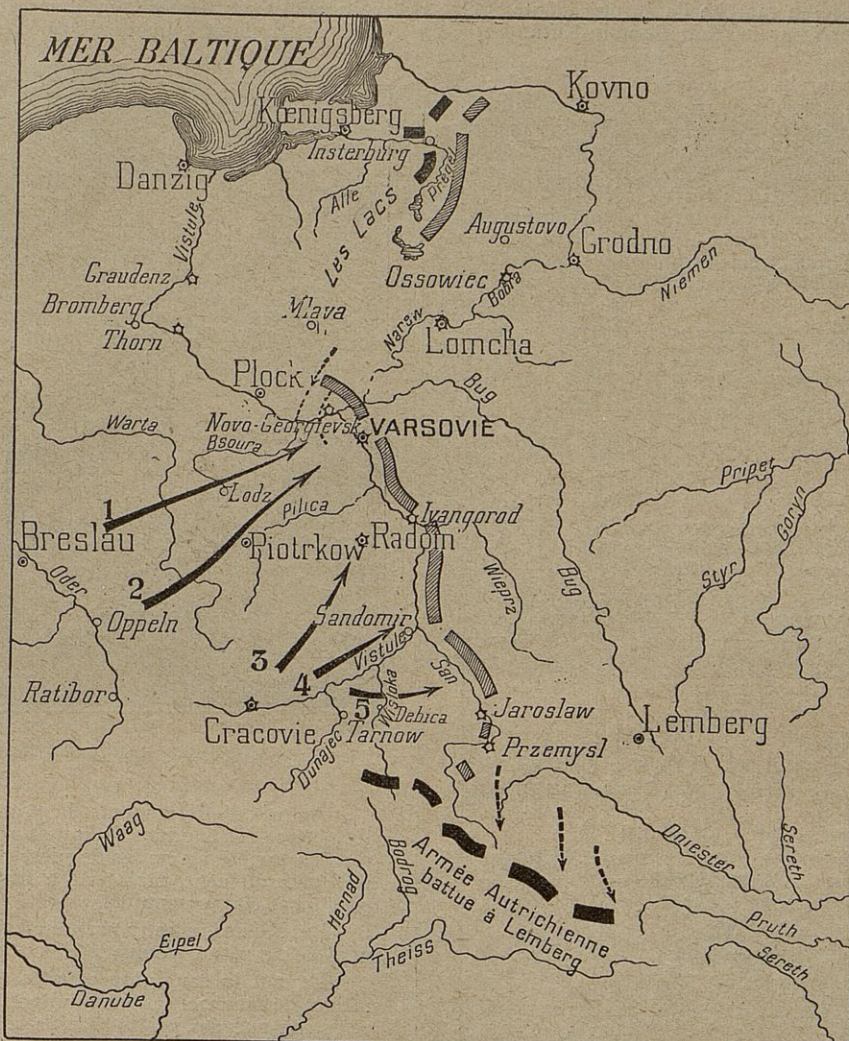
Cette dernière devant prendre de flanc l'attaque russe sur Przemysl qui était investie depuis quinze jours environ.

Devant ce grand mouvement offensif, l'état-major russe sentit de suite le danger se dessiner ; recevoir le choc des grosses colonnes allemandes dans des terrains plats, sans points d'appui, et avoir une longue ligne de front qui présentait des saillants dangereux, c'était marcher à la défaite. Très habilement le généralissime russe replia sa ligne sur la Vistule ; bien plus, abandonnant ses succès du sud et pour ne pas prêter une partie facile à l'enveloppement en même temps qu'une avancée dangereuse, il ordonna la levée du siège de Przemysl.

De tous côtés les troupes russes se retiraient ou plutôt se concentraient sur la Vistule et le San. Le maréchal von Hindenburg et son état-major exultaient ; la longue ligne russe se repliait avant même le combat et devant les démonstrations d'un plan savamment combiné !

Mais, dès le 15 octobre, les colonnes allemandes se choquent aux avant-gardes sur la Vistule ; la résistance augmente, la lutte se développe sur la Bsoura, la Piliza ; les efforts allemands, quelque répétés qu'ils soient, n'arrivent pas à repousser le front russe. La grande armée russe s'est retranchée derrière la Vistule ; elle attend le moment propice pour passer à l'offensive.

Les deux premières colonnes allemandes se sont lancées imprudemment à l'attaque sur leur objectif de Varsovie ; on dirait que le désir d'entrer victorieuses dans la capitale de la Pologne les hypnotise ; elles oublient que le flanc gauche n'est pas gardé, que, de plus, le grand coude de la Vistule qui



Allemands Russes

LA SITUATION AU 15 OCTOBRE 1914

La démonstration allemande en Prusse a échoué devant l'armée Rennenkampf. — La grande offensive de von Hindenburg se dessine sur la Vistule. — Les troupes autrichiennes battues à Lemberg et Rava-Ruska tiennent les Carpathes. — L'armée russe abandonne le siège de Przemysl pour redresser son front et l'appuyer au cours de la Vistule et du San.

forme entonnoir et dans lequel elles pénètrent va devenir un arc de cercle dangereux sur leur flanc non protégé ; dangereux car il permettra de rassembler sur cet espace des troupes disponibles et de les lancer à l'improviste sur la gauche allemande.

C'est du reste ce qui arrive ; le 20 octobre, au moment où tous les regards se portaient vers l'est, direction de Varsovie qui semblait menacée, le généralissime russe qui a profité des exemples déjà donnés au cours de cette campagne dirige vers la partie menacée ses armées de réserve.

De Varsovie à Ivangorod une muraille humaine se dresse, tandis que plus au nord une armée débouche de Novo-Georgewik, s'engage dans la vallée de la Bsoura et vient tomber dans le flanc et même sur les derrières des deux colonnes allemandes engagées fortement dans le cul de sac de la Vistule.

Prises de flanc, même de revers, elles doivent battre en retraite et dégagent tout le terrain de la Bsoura et de la Piliza. Mais leur



GÉNÉRAL RENNENKAMPF
Commandant d'une armée russe

mouvement a fortement mis en péril les colonnes alliées du sud ; le recul s'accentue ; la ligne russe avance sur tout le front ; elle atteint Lodz le 26, Radom le 27, Pcheskow le 30 ; les pointes d'avant-gardes sont sur la Warta.

C'était un désastre ; la joie ne débordait plus dans le camp allemand. Le mouvement se communique vers le sud de la Galicie ; l'armée autrichienne déjà

ébranlée par ses revers du mois dernier et dont la solidité au feu semble ne pas être parfaite a quitté la vallée de la Wistoka, bat en retraite sur la Dunajec. Przemysl est de nouveau occupée. Le siège reprend régulièrement et continuera jusqu'à la chute de la place. (13 novembre-22 mars).

Le recul des armées allemandes et autrichiennes s'est produit sur toute la longue ligne de la Vistule, à Plock, vers les Carpathes, en Bukovine ; durant leur retraite et selon leurs coutumes, les armées allemandes détruisent toutes

les voies ferrées de Pologne, tous les villages points d'appui de résistance, tous les ponts et œuvres d'art permettant les communications. Ce désastre sera cruellement ressenti par les armées russes lors de leur marche en avant à la suite des armées repoussées.

Les fatigues d'une longue lutte sur la Vistule, l'épuisement des corps d'armée aussi bien du côté allemand que du côté russe devaient provoquer, après l'effort fourni, une période de repos, repos nécessaire succédant à la tension colossale qui venait de se produire sur la Vistule ; aussi voyons-nous, durant la fin d'octobre et le commencement de novembre, les armées opposées stationner sur place et chercher, chacune de leur côté, à se reconstituer et à s'approvisionner en vue des futurs combats.

L'armée allemande se masse sur la Warta et s'appuie à l'Oder. L'armée autrichienne se rassemble sous les canons de Cracovie et multiplie ses détachements dans les Carpathes.

L'armée russe se reconstitue et appelle à elle de nouveaux éléments.

LA SECONDE OFFENSIVE SUR VARSOVIE

16 novembre.

L'échec en Pologne avait eu en Allemagne une douloureuse répercussion ; l'avance des armées russes dont les avant-gardes atteignaient la Warta faisait craindre une invasion en Silésie, la Silésie, province préférée des Prussiens et source de leurs gros bénéfices !

La réputation du maréchal allemand semblait également atteinte ; il s'agissait donc de réparer cet échec ; le feld-maréchal von Hindenburg était un trop bon stratège pour ne pas profiter de la première occasion propice ; en novembre elle semble se montrer.

L'armée russe s'est étendue très au sud ; le désir justifié d'arriver aux Carpathes et de passer dans la plaine hongroise, lui a fait étendre démesurément son front ; son centre et son aile droite se sont par suite affaiblis. Le généralissime allemand a compris l'a-

vantage qu'il pourrait retirer d'une semblable situation. Avec un esprit d'initiative remarquable et de plus, favorisé par le terrain, les voies ferrées et diverses circonstances, il met en application son nouveau plan.

Dégarnir son centre légèrement sans donner l'éveil à l'adversaire, masser vers le nord sur l'aile droite russe toutes ses troupes, se servir à cet effet des nombreuses voies ferrées de Silésie et de Posnanie, et amener subitement sur un point vers Lodz une masse assaillante dont aucun obstacle ne pourra arrêter la marche rapide sur Varsovie.

Tel est le second plan de von Hindenburg. Il sera mis à exécution avec une parfaite ponctualité surprenante.

Dès le 8 novembre, la concentration s'effectue ; les voies ferrées facilitent la rapidité de cette concentration qui échappe à la vigilance du grand état-major russe.

Le 10 novembre, les forces allemandes sont groupées sur la Warta et plus au nord sur le Lubien.

Elles forment trois grosses masses réparties comme suit :

1^o La huitième armée sur la Vistule et le Lubien avec son point d'appui sur Thorn.

2^o La neuvième armée sur le Ner avec son point d'appui sur Posen.

3^o La dixième armée sur la Warta avec son point d'appui sur Weljun.

Chaque armée comprend environ trois corps d'armée à un effectif de 45.000 combattants, plus des divisions de réserve et de la cavalerie. On peut évaluer à 200.000 hommes l'effectif de l'armée. Chacune de ces armées est munie d'une artillerie puissante qui comprend nombre de pièces de gros calibre.

On a fait appel aux fractions tirées du front ouest ; on a disposé des nou-



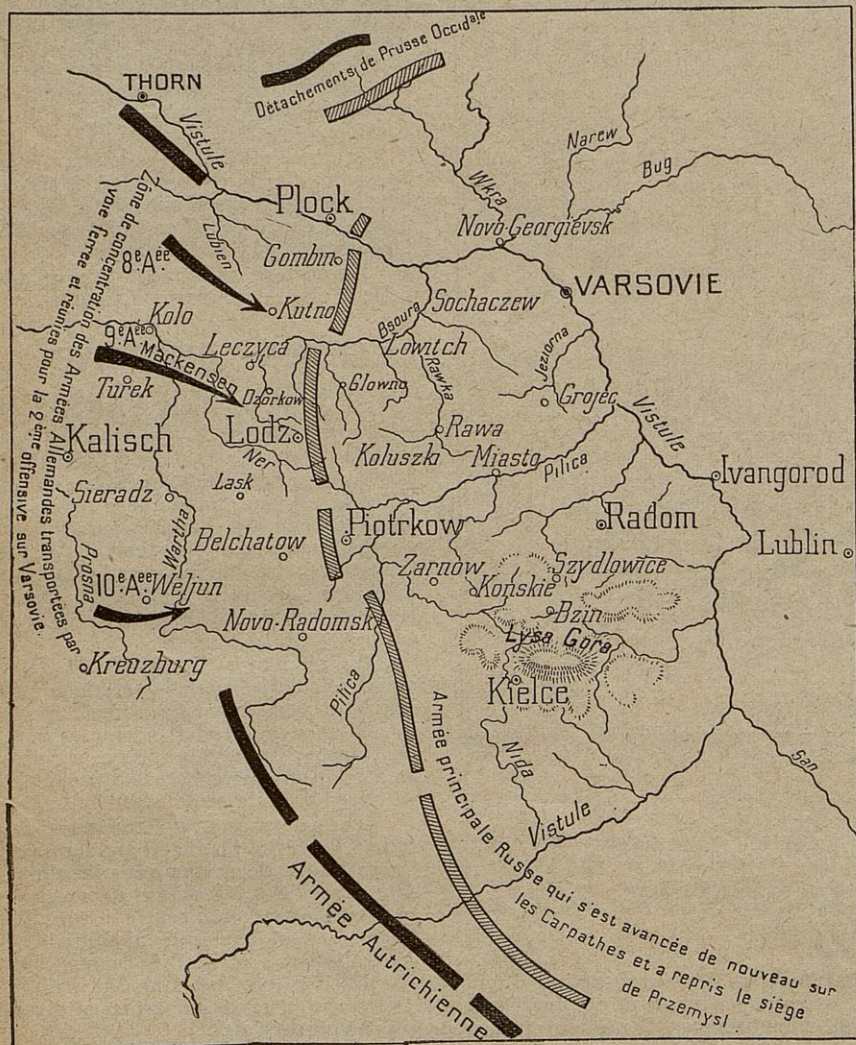
GÉNÉRAL VON SCHUBERT
Commandant d'une armée allemande

velles formations d'ersatz du territoire, enfin du landsturm a été incorporé. Les armées sont puissantes et bien organisées.

Le 15 novembre, le mouvement commence par l'aile gauche, la 8^e armée a pour mission la marche sur Kutno, Lowitch ; les autres, légèrement en arrière, à droite, marchent en échelons, présentant ainsi une partie prête à prendre l'offensive sur le flanc des colonnes russes qui voudraient arrêter la marche de l'échelon voisin. Pour accentuer encore ce dispositif démonstratif et particulier de l'attaque par échelon, les 9^e et 10^e armées n'entament leur mouvement que successivement et après mise en marche de la précédente. Le 16 novembre, l'action s'engage de toutes parts sur le front Gombin-Kutno-Let-chica-Lodz-Betchatoff.

L'ardeur de l'assaillant est énorme ; il marche courageusement à l'attaque.

Mais les Russes ont eu éveil dans les derniers jours de la concentration allemande ; en tout état de cause, de gros renforts ont été dirigés sur la Bsoura et la Piliza. La lutte devient donc opiniâtre et prend un aspect d'attaque et de défense avec des succès divers pour l'une ou l'autre armée. Le maréchal von Hindenburg assiste à ces combats meurtriers les 17, 18, 19 et 20 novembre ; il craint un moment qu'il ne puisse retirer de la belle conception de sa manœuvre qu'un maigre profit devant la résistance à toute épreuve de la défense russe. Pour la vaincre il a recours aux procédés appliqués dans l'armée allemande en pareil cas : l'attaque en masse. Il prescrit donc à la 9^e armée,



LA DEUXIÈME OFFENSIVE ALLEMANDE
(16 NOVEMBRE)

Attaque en masse sur l'aile droite russe (région de la Bsoura)

général Mackensen, de prendre l'offensive coûte que coûte et de foncer sur le centre russe dans la région de Lodz.

Il n'en fallait pas plus à ce bouillant sabreur pour exécuter sa manœuvre favorite qui serait la reproduction des beaux combats de l'Yser. Il devait se trouver certainement désireux d'être le héros dans la grande attaque finale !

La 9^e armée, groupée entre Orsokow et Lask (37 kilomètres à vol d'oiseau de Varsovie) produit son effort dès le 22 novembre. Rien ne résiste à ce torrent d'hommes accompagnés d'une puissante artillerie.

La ligne russe est brisée et l'armée Mackensen s'avance vers Glogno dépassant de 8 à 10 kilomètres l'alignement général du front allemand.

Une partie du front russe est rejetée sur Lodz, une autre sur Lowitch. L'acharnement des adversaires est poussé au suprême degré ; les Russes résistent sur le terrain, mais le moment est proche où leur front étant percé, ils vont voir arriver fatalement la retraite qui s'impose ; encore quelques efforts de la part de Mackensen et le succès est complet.

L'ARMÉE MACKENSEN EST ENCERCLÉE DEVANT LODZ

Cependant le généralissime russe, tenu au courant de tous les événements du front, a vu avec inquiétude, dès le 22 novembre, cette poussée violente ; pour y parer, il s'inspire des moyens appliqués par l'adversaire. Les voies ferrées encore utilisables à l'ouest de Varsovie peuvent lui rendre des services immédiats ; des détachements de la Vistule sont dirigés immédiatement sur Lowitch et Skernewitz.

Un nouveau front se reforme devant Glogno ; Mackensen se trouve en présence de troupes fraîches qui ouvrent le feu ; c'est la colonne de Zach à Marengo !!! Au moment même où il aborde ces nouvelles troupes fraîches il

est attaqué de front par elles, et sur ses flancs par les Russes qui, se reprenant à la vue des secours arrivés, marchent de nouveau en avant. L'armée Mackensen tout entière est entourée ; deux corps d'armée allemands principalement engagés semblent dans une situation très périlleuse. La retraite leur est même fermée.

Mais les lignes russes étaient trop minces ; il eût fallu là des renforts immédiats ; pour continuer notre comparaison avec Marengo, il eût fallu l'arrivée de Desaix ; c'était alors pour l'armée allemande le désastre, la capitulation en rase campagne. Après trois jours et trois nuits de combats terribles, abandonnant artillerie et bagages, l'armée allemande parvient à se frayer un passage,

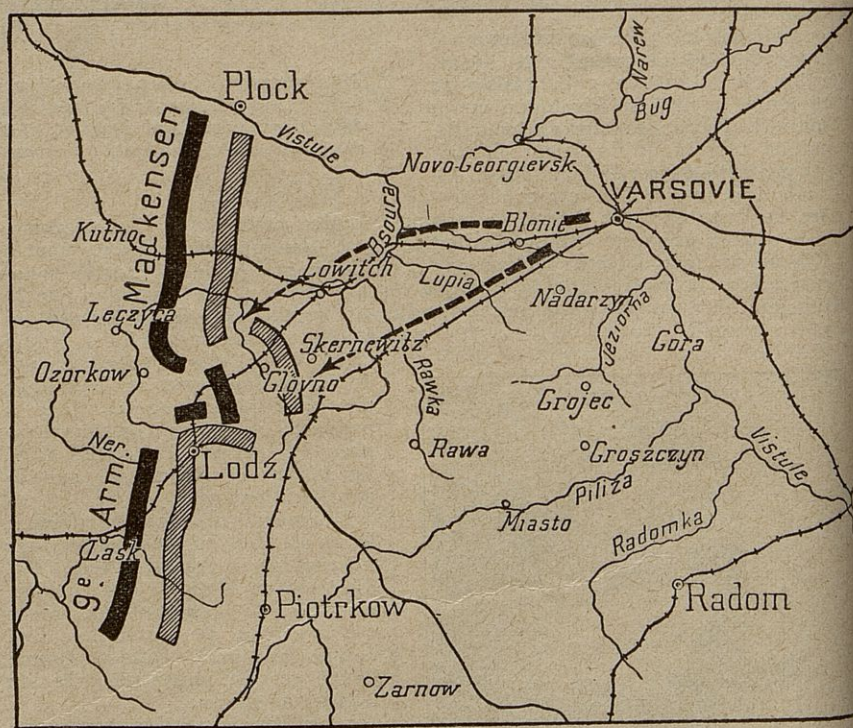


COSAQUES EN RECONNAISSANCE DANS LES PLAINES DE POLOGNE

Au prix d'efforts inouïs, la 9^e armée cherche à rétablir ses communications ; les pertes sont énormes, il faut sacrifier des régiments entiers ; l'artillerie placée plus en arrière arrête les dernières attaques russes. La 9^e armée peut s'échapper de l'encerclement, mais elle a laissé près de 40.000 hommes sur le terrain et plus de 20.000 prisonniers.

Les Russes, d'autre part, épuisés par les attaques répétées durant cinq journées de perpétuel combat sont obligés de s'arrêter.

Devant la sanglante bataille et les résultats effroyables en pertes d'hommes et de matériel qui en résultent, ils doivent reconstituer un front plus solide, se retirer sur des positions plus en arrière, ne pas tenter une nouvelle bataille



L'ENCERCLEMENT DE L'ARMÉE ALLEMANDE A LODZ
(20-30 NOVEMBRE 1914)

contre de nouvelles colonnes d'assaut qui pourraient arriver sur le champ de bataille. Ils se retirent donc sur la Rawka, la Piliza.

Les Allemands croient déjà à la victoire finale malgré les hécatombes de Lodz ; ils s'avancent pour en recueillir le fruit et sont reçus sur le nouveau front avec une énergie telle qu'ils s'arrêtent dans leur offensive.

Les pertes ont été, des deux côtés, énormes ; les fatigues des troupes ne permettent pas d'entreprendre d'autres opérations ; il faut s'arrêter et les deux adversaires sur le terrain se campent sur leurs positions qu'ils mettent de suite en état de défense ; c'est du reste la mauvaise saison qui commence.

(A suivre).

SUR LES ROUTES DE FLANDRE



Deux convois se croisent sur cette route étroite ; l'un est composé d'autobus ; il ramène du front les soldats qui ont passé plusieurs jours dans les tranchées ; l'autre est un convoi d'artillerie qui va prendre position pour la prochaine bataille ; il se range sur le côté de la route pour laisser passer les autobus ; les roues des canons s'enfoncent dans les ornières.

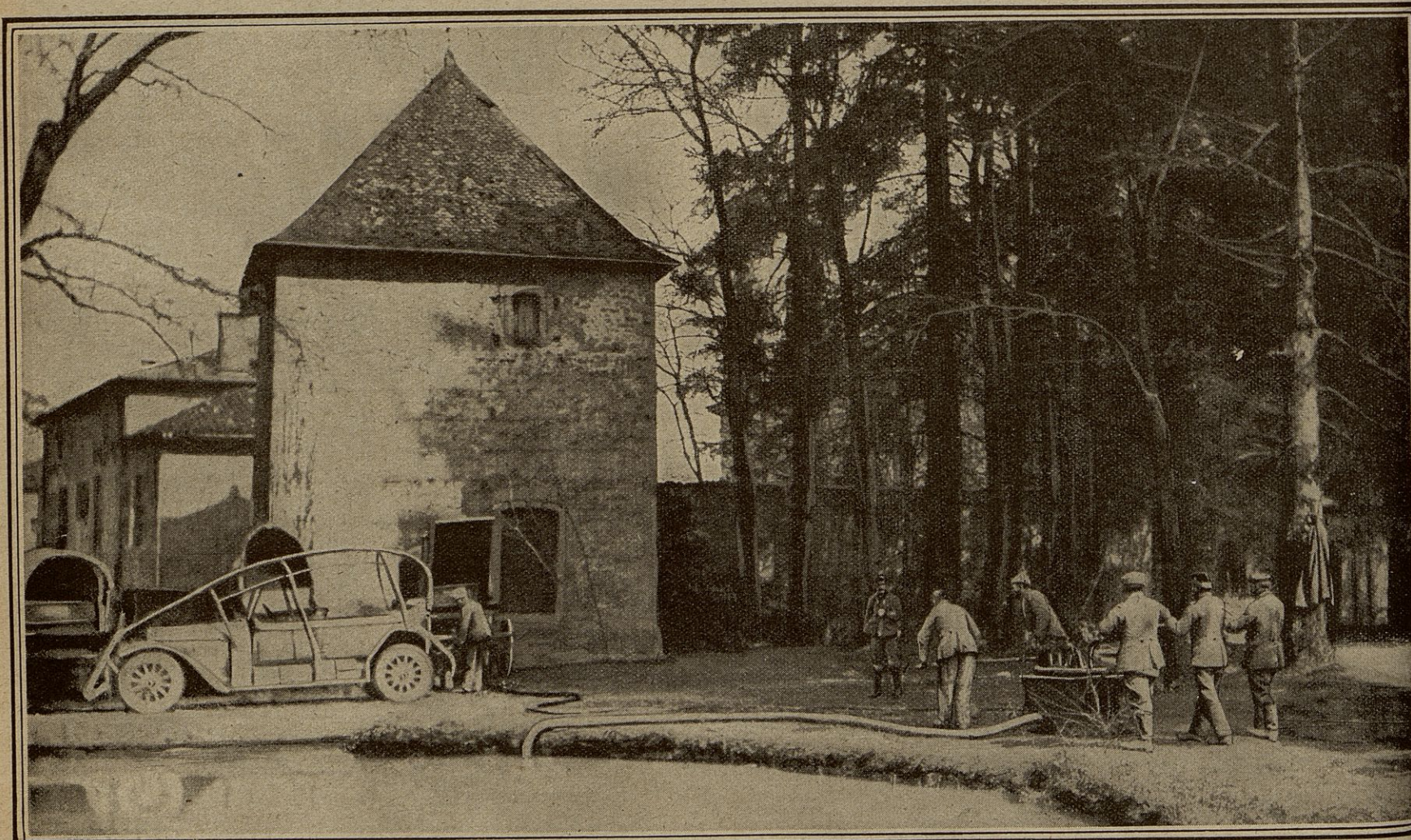


Une halte sur la route ; les soldats ont quitté les autobus où ils étaient quelque peu entassés ; pendant que les uns se dégourdissent les jambes, les autres se sont étendus sur l'herbe ; il leur semble bon de respirer hors de la rafale des balles et des obus ; le cauchemar dans lequel ils ont vécu s'est dissipé.

LA CHALEUR SE FAIT SENTIR



Non seulement les chevaux sont conduits dans l'étang voisin pour se rafraîchir, mais voici que nos chauffeurs militaires y amènent également leurs autos ; à côté de deux puissants autobus, une auto porte-projecteur trempe ses roues dans l'eau ; c'est là une façon de préserver les pneumatiques contre les rayons brûlants du soleil d'été.



Le ravitaillement des troupes en eau potable doit être fait, par ces temps de chaleur, avec le plus grand soin. Dans cette région, des prisonniers allemands sont employés à remplir, au moyen d'une pompe, les réservoirs. On remarquera, à gauche de la photographie, une automobile garnie d'un dispositif spécial destiné à couper les fils de fer qui pourraient être tendus au travers de la route.

LES RUINES DE CARENCY



Dès l'entrée du village de Carency on voit que la bataille a fait rage ; les maisons sont éventrées par les obus ; les toitures sont enlevées ; c'est maintenant un silence impressionnant.

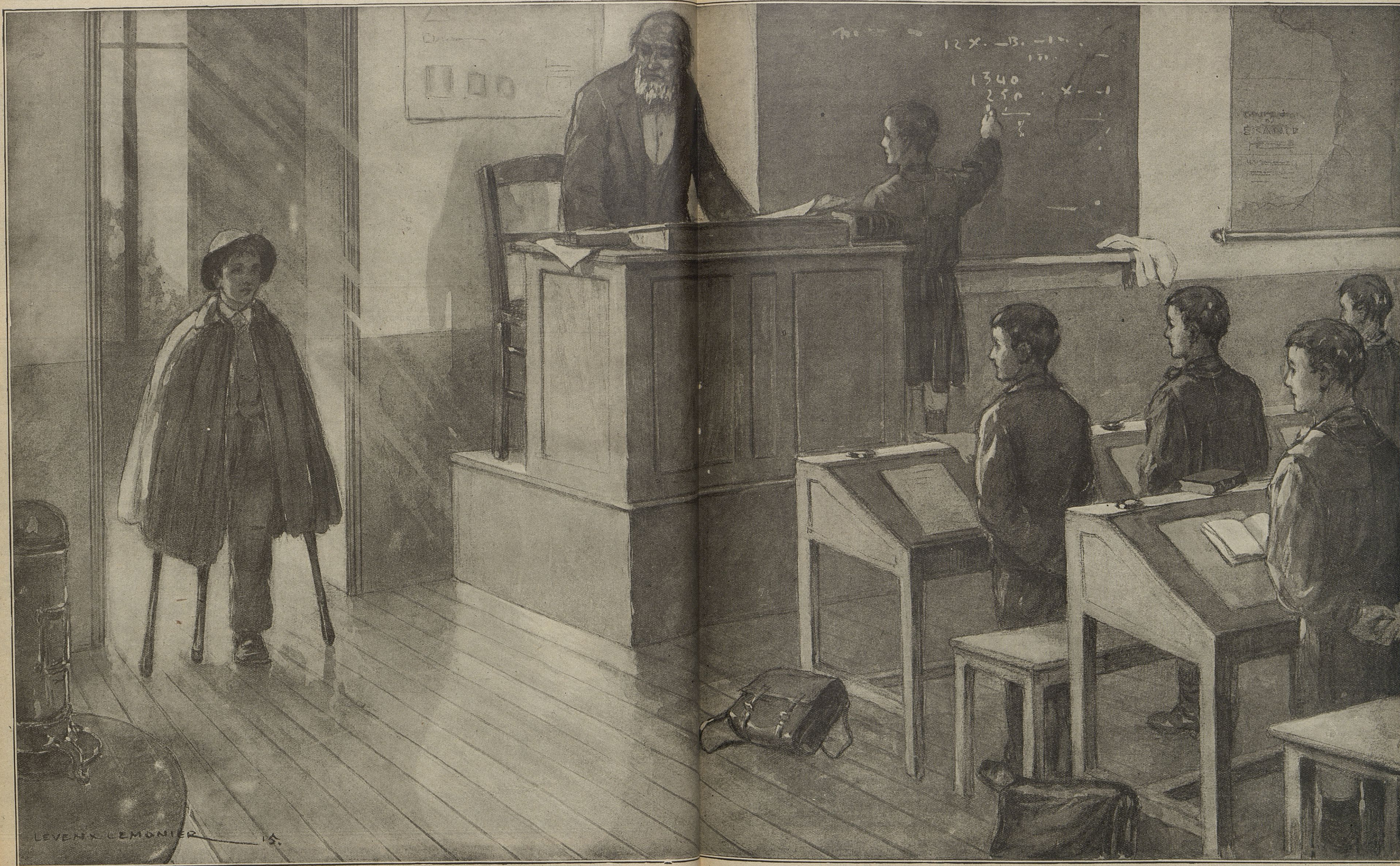


A mesure que l'on pénètre plus avant dans le village, les ruines s'accumulent ; la plupart des maisons ne sont plus que des décombres ; car chacune avait été fortifiée.



Du village de Carency les Allemands avaient fait une puissante forteresse que nos soldats ont dû prendre d'assaut maison par maison ; la lutte a été terrible mais rien n'a résisté à l'élan de nos troupes et les communiqués nous ont dit tout l'héroïsme et toute la vaillance qu'elles avaient dépensés. Le village, théâtre de ces combats, en a subi les meurtrissures ; il n'est plus qu'un amas de ruines.

HOMMAGE D'ÉCOLIERS FRANÇAIS A UNE VICTIME DES ALLEMANDS



Dessin de LEVENX LEMONIER

Parmi les réfugiés des Ardennes évacués dans une ville du centre se trouve un jeune garçon qui a eu une jambe brisée par un coup de sabre allemand; chaque fois qu'il arrive en classe, ses camarades se lèvent, lui rendant ainsi un touchant hommage.

LA LUTTE EN CHAMPAGNE

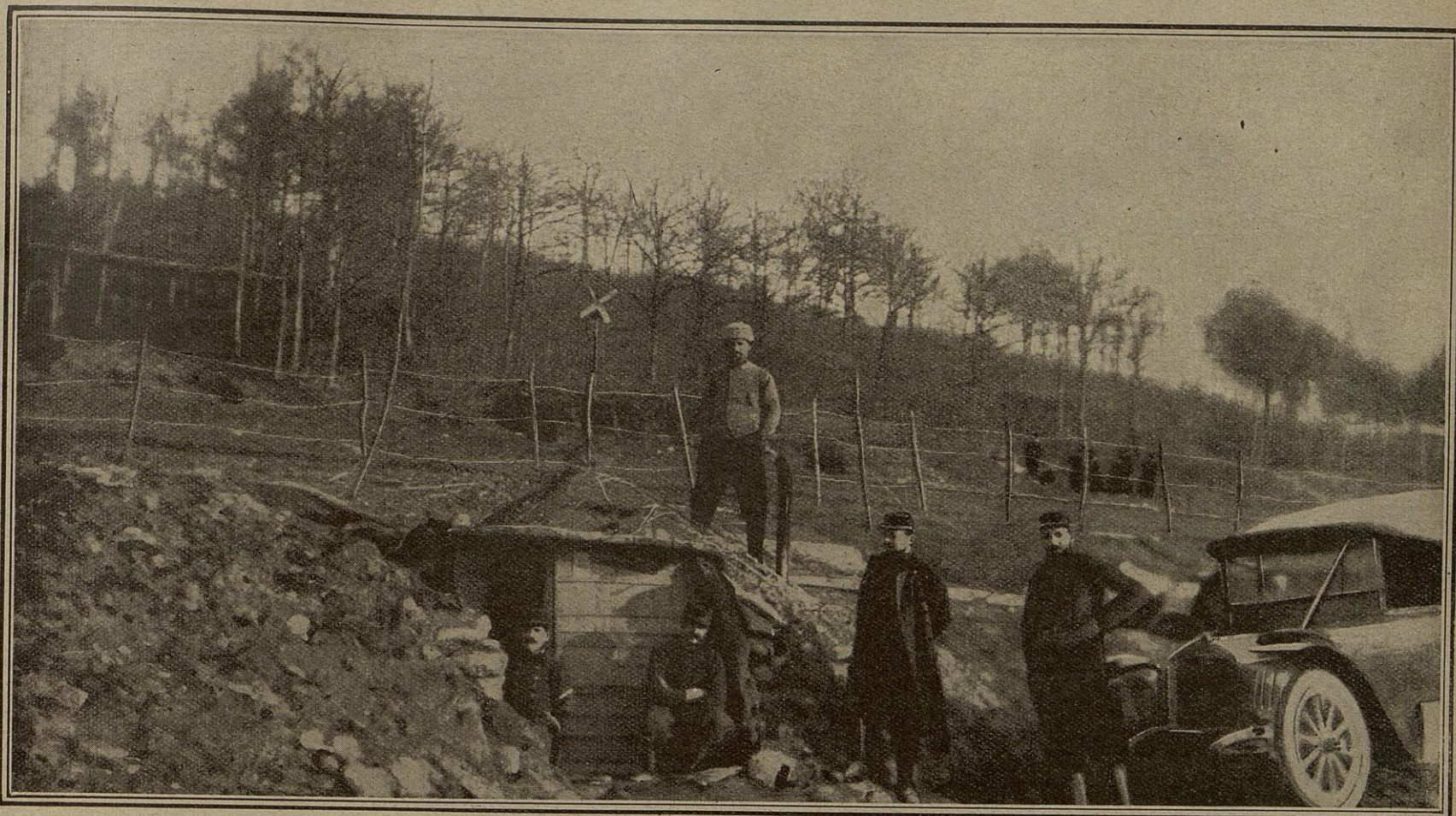


Le fortin de Beauséjour, dans la région de Perthes-les-Hurlus, est continuellement le théâtre de combats sanglants ; attaques, contre-attaques, mines qui explosent, toutes les opérations de la guerre de siège sont mises en jeu ; les lignes adverses sont si rapprochées qu'on ne peut procéder à l'enlèvement des cadavres ; quelques-uns ont été enfouis sous la terre retournée par les obus.



Voici des blessés qui ont été atteints à la tête dans les tranchées près de Beauséjour ; après un premier pansement, ils sont conduits à l'ambulance la plus prochaine ; leurs camarades, disséminés sur ce sol crayeux où poussent seulement quelques bois de sapins, les regardent passer avec compassion : ce sera peut-être leur tour demain ; qu'importe ? c'est pour la France !

DANS LA MEUSE PRÈS DU FRONT



A une faible distance des tranchées de première ligne se trouve installé le poste téléphonique qui permet au commandement d'être renseigné instantanément sur les moindres événements et de donner les ordres en conséquence ; une automobile est là pour suppléer au besoin au téléphone. Les tranchées ennemies sont derrière la colline que l'on voit au fond.



Ce petit village de la Meuse, situé à moins d'un kilomètre de la ligne de feu, n'est plus qu'un monceau de décombres ; il n'y reste plus un seul habitant ; quelquefois des soldats s'y arrêtent un instant, mais à leur départ c'est le silence et le désert ; et cependant les Allemands s'obstinent encore à bombarder chaque jour ces lamentables ruines.

M. POINCARÉ AU BOIS LE PRÊTRE



Le Président de la République s'est rendu tout récemment au bois le Prêtre pour féliciter les chefs et les soldats du brillant succès que leur a valu leur vaillance et leur ténacité. Il a d'abord visité les cantonnements où il a remis un certain nombre de décorations ; puis il a tenu à aller dans les tranchées de première ligne pour porter ses encouragements à nos vaillants ; par les créneaux il put voir les tranchées allemandes.



M. Poincaré fut ensuite conduit à un observatoire d'où il put contempler le panorama du champ de bataille. La photographie du haut représente M. Poincaré arrivant à l'observatoire, entouré des généraux Dubail, Roques et de Riberpray. Le Président se rend compte des difficultés surmontées par nos troupes. Dans le médaillon, à côté du Président se trouve le général Roques ; derrière, le général Dubail.



M. Poincaré suit sur la carte les diverses actions qui signalèrent la conquête du bois le Prêtre ; un général de brigade lui donne des explications détaillées sur les positions excessivement solides qu'occupait l'ennemi et que nos troupes durent enlever une à une dans des combats qui ont duré plusieurs mois.

LA LUTTE EN LORRAINE

Le « Bois de la Mort »

Le bois le Prêtre que, dans leur épouvante, les Allemands ont appelé le « Bois de la Mort », est désormais en notre possession. La relation officielle de cet important succès en attribue l'honneur à une division qu'elle ne nomme pas. « Lorsque cette division, explique-t-elle, arriva devant le bois le Prêtre, c'était après les durs et glorieux combats de Limey et Lironville, où elle avait contenu les forces qui couvraient en flanc-garde la poussée vers Saint-Mihiel (dernière semaine de septembre). L'ennemi, en retraite, se retrancha sur le rebord de la vaste cuvette que dominent le bois de Mortmare, la forêt des Vauchères et le bois le Prêtre. Les positions allemandes du bois le Prêtre formaient un bastion en saillant, dominant à l'ouest la Haye, à l'est la vallée de la Moselle et Pont-à-Mousson ».

Dans cet exposé, un mot est surtout à retenir, le mot « bastion ». Il est pleinement exact car les Allemands s'étaient gîtés dans le bois le Prêtre comme dans une forteresse. Il était si évident qu'il faudrait un véritable siège pour les déloger de cette position, que toutes les mesures furent prises pour faire la guerre de sapes et de mines d'une façon continue ; on ne pouvait songer, en effet, à une guerre de mouvements.

C'est dans les derniers jours de septembre que le général R... se mit en besogne. Le bois le Prêtre, qu'on le chargeait de nettoyer, dessine approximativement un quadrilatère à peu près rectangulaire, dont la base, orientée d'est en ouest, a son angle est à Pont-à-Mousson. Il s'installa dans un village d'où il pouvait commodément surveiller toutes les opérations suivant le plan qu'il avait conçu pour conquérir la position. Ce village assez fréquemment arrosé, était depuis longtemps évacué par sa population. Le premier soin du général F... après s'être campé dans une des rares maisons restant debout, fut de raser le clocher, parce qu'il servait de cible aux Boches, et aussi parce qu'on crût remarquer, à tort sans doute, que les aiguilles de son cadran n'étaient pas aussi immobiles que le doivent être les aiguilles d'une horloge qui a été prudemment arrêtée. Ces précautions élémentaires étant prises, on commença l'attaque.

Celle-ci se déclancha contre Pont-à-Mousson occupé alors par les Allemands (fin septembre). La lutte fut rude, mais courte. Nous primes la ville d'abord, les faubourgs ensuite et peu de temps après nous entrions en flèche dans la partie du bois le Prêtre qui est au nord-ouest de Pont-à-Mousson, sur la rive gauche de la Moselle, qui sert de bordure au bois sur un parcours de plusieurs kilomètres. Nous étions dans la place, en possession d'un point d'appui qu'on fortifia au plus vite, de façon à le rendre inexpugnable. Désormais, il fallait purger tout le bois. Et puisque le système de défense ne permettait pas de s'en emparer par un hardi coup de main, on décida de le submerger par un flot lent mais régulier, qui devait l'envahir comme envahissent les eaux, irrésistiblement, lors d'une inondation.

L'intérêt de cette opération qui aura duré huit longs mois et plus, est qu'elle peut être donnée comme représentative de la guerre de siège que nous faisons sur notre front de Belfort à Ostende. Partout, nous trouvons en face de nous des forteresses dont il faut s'emparer. On avance pas à pas, arbre par arbre, tranchée par tranchée et chaque tranchée représente un siège à faire. On se bat sur terre, on se bat sous terre où la mine et la sape jouent un rôle de premier ordre. Toutes les armes sont employées y compris les grenades et les crapouillots, sans oublier les bombes asphyxiantes dont les Allemands firent usage au bois

le Prêtre comme ailleurs. Mais ce dont nous nous sommes servis le plus habilement, c'est du canon. On peut dire que tous les calibres étaient représentés, à commencer par notre 75, alerte et souple, quasiment mobile comme une bicyclette jusqu'aux plus grosses pièces de siège escortées d'une certaine artillerie de marine dont les effets sont terrifiants.

Les Allemands, on le sait, par goût et par nécessité, procèdent volontiers par attaques en masse. Nous leur avons fait voir au bois le Prêtre des brutalités pareilles, mais exécutées non par des masses d'hommes — le commandement français est trop ménager de la vie des soldats pour employer des moyens aussi coûteux — mais par des canons. Ces canons, toujours de gros calibre, étaient amenés silencieusement dans la nuit, le plus près possible du but à atteindre et soigneusement masqués. Au lever du jour on les débarrassait d'un seul coup de leurs voiles et brutalement ils crachaient leurs obus de toute leur puissance. L'opération ne durait pas une minute.

Un jour, quatre de nos pièces énormes vomirent à pleine gueule contre des blockhaus distants environ de 70 mètres. Ceux qui assistaient à cette orgie s'en souviendront toute leur vie. La terre trembla d'un formidable soubresaut et les Allemands, dans leurs tranchées toutes proches, aveuglés et assourdis par l'explosion, couverts de fer et de feu, durent s'imaginer qu'une montagne leur tombait sur la tête et qu'en même temps la terre s'ouvrait pour les engloutir. Avant qu'ils soient revenus de leur stupeur, nos baïonnettes avaient fait leur œuvre de mort et la tranchée était prise.

Malgré ces exploits on est tenté de dire de la vie des tranchées qu'elle est monotone, tant elle est régulière. Si régulière qu'elle ne se raconte pas parce qu'elle fut déjà beaucoup racontée. Au bois le Prêtre elle est ce qu'elle est partout ailleurs. La relève conduit de la tranchée à l'arrière, où l'on profite d'un repos bien gagné. Repos relatif, au reste, car l'arrière est marmite, moins copieusement que le front, mais enfin il l'est. Là l'esprit reprend toute son élasticité et le corps prend des bains-douches, ce qui n'est pas un

de fortifications. Tranchées, boyaux, fils de fer barbelés protecteurs, tout est là à titre d'exemple. Voici la tranchée à faire, la tranchée à ne pas faire, la tranchée française, la tranchée allemande et aussi la tranchée du bois le Prêtre, supérieure à toute autre, naturellement. Cette exposition, d'une actualité incontestable, obtint un immense succès dans la région ; tous les officiers, chefs et grands chefs compris, vinrent la visiter et récompensèrent les braves sapeurs auteurs de ces ouvrages, en les félicitant.

Ces repos de l'arrière n'empêchaient pas la marche en avant. On peut en suivre les étapes dans les « Com-



DÉPOT D'OUTILS AUPRÈS DES TRANCHÉES DU BOIS LE PRÊTRE

muniqués » où le bois le Prêtre fut à peu près quotidiennement cité. Ne relevons ici que les points culminants depuis octobre. C'est en outre de la possession d'un grand nombre de tranchées successives, la prise de Mont-Richard, des Hauts-de-Rupt, puis de la Fontaine et de la Cabane du Père Hilarion, célèbre avant cette autre scène en gloire qu'est la Maison du Passeur. Ensuite la bataille fit rage autour de la Croix des Carmes, après laquelle il ne nous restait plus à conquérir qu'une partie désignée sous le nom de Quart-en-Réserve pour être maître du bois tout entier. Le Quart-en-Réserve était le but visé depuis de longs mois, car ce point qui domine toute la vallée a une grande valeur stratégique et sera de la plus haute importance pour les opérations futures.

Les Allemands s'y accrochaient comme des teignes, car ils savaient que lorsqu'ils seraient jetés en dehors du Quart-en-Réserve, ils devraient abandonner toute espérance d'y rentrer jamais. Ils appelèrent du renfort à leur secours ; seize bataillons leur furent envoyés de Metz, distante d'une vingtaine de kilomètres. De notre côté, nous nous complions à l'aide de jeunes conscrits de la classe 1915, dont le feu fit promptement de vrais poilus. Toute la rudesse de ce dernier choc qui nous livra l'entière possession du bois le Prêtre est inscrite sur la terre dévastée. Dans cette partie du bois, il n'y a plus d'arbres. Ça et là, des troncs mutilés saillent à fleur de terre, exposant leurs blessures saignantes de toute la sève qui leur reste. Le sol défoncé se creuse profondément de place en place, trou d'entonnoirs provoqués par les obus. Les ouvrages écrasés par les projectiles s'entassent comme des ruines, où mieux encore comme des résidus de catastrophes, dressant dans l'air des restes tordus et fumeux. Et puis voici les débris d'armes, des vêtements abandonnés, des équipements sans maîtres, en un mot tout ce décor de misère qui fait penser au cataclysme ou à la fuite désordonnée sous l'effet d'une terreur folle.

Mais nos braves poilus ne se sont guère attardés à cette contemplation. Lorsqu'ils eurent conquis le terrain et le point culminant qui domine toute la vallée, ce qu'ils admirèrent c'est le paysage nouveau qui se déroulait sous leurs yeux. Par leur avance, ils se sont rapprochés au nord de Metz, à l'ouest de Saint-Mihiel et ces deux noms sont assez lourds d'espérance pour se passer de commentaires. Dès le lendemain, tous ces vaillants, officiers et soldats, étaient félicités par le commandant d'armée.

Une joie plus grande encore leur était réservée. Le général Dubail, qui opère dans l'Est, arrivait inopinément au bois le Prêtre. Sans aucun appareil, il a vu toutes les troupes, inspecté toutes les tranchées qui se trouvent désormais en lisière du bois. Pour traduire sa satisfaction, brièvement mais cordialement, il a embrassé le général R... qu'on appelle ici « l'âme du bois le Prêtre ».

Et ce fut comme s'il avait donné l'accolade à tous les combattants...

Quelques jours après le Président de la République venait apporter aux vainqueurs du bois le Prêtre l'hommage d'admiration et de reconnaissance de la France entière.

M.-J. D'AZYL.

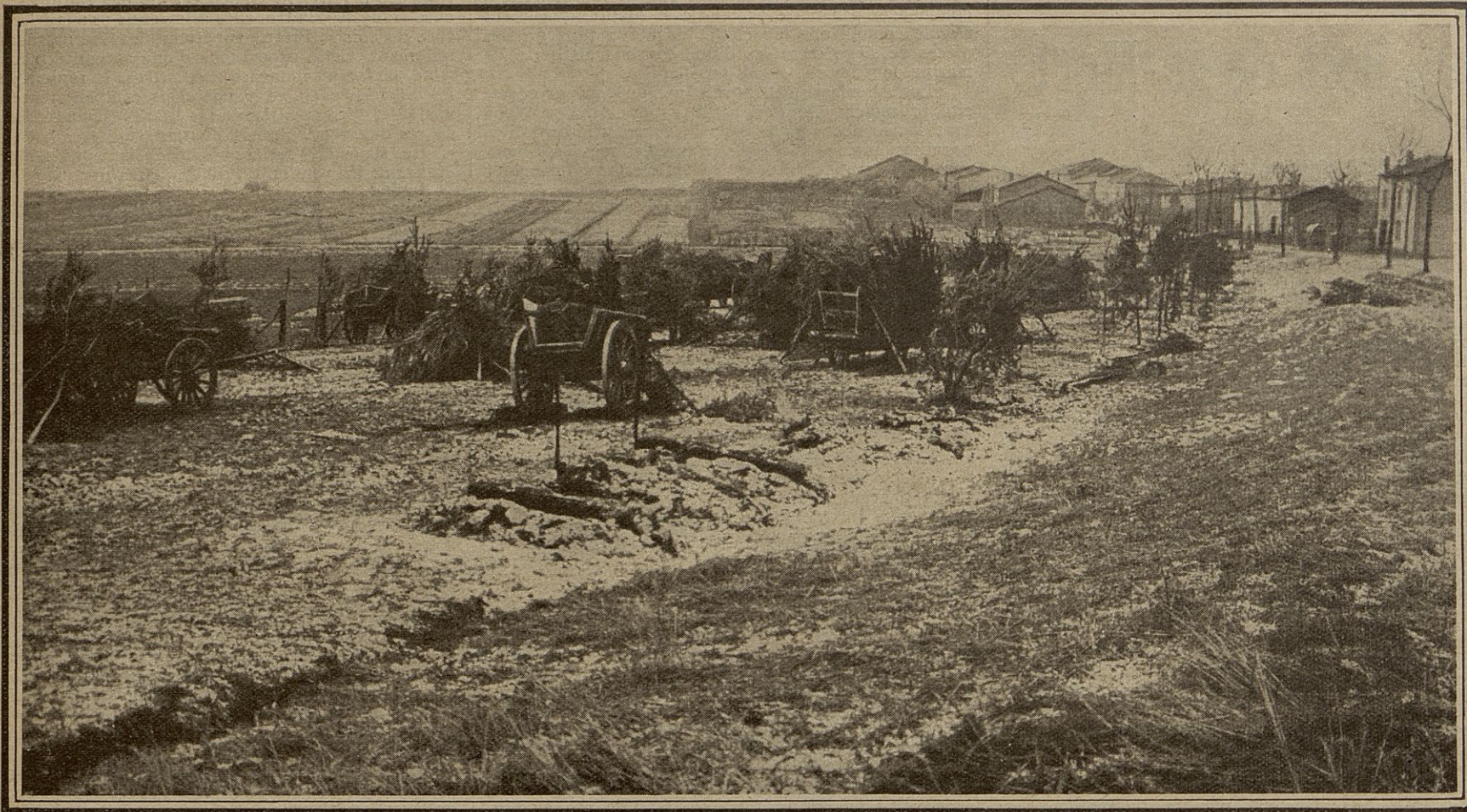


COMMENT LES OBUS ONT FAUCHÉ LES ARBRES DU BOIS LE PRÊTRE

luxé après le bain de boue des tranchées. Corps et esprits sont solides. On se rit des périls de la veille, sans vouloir songer à ceux du lendemain. Tout est prétexte à plaisanterie, y compris le danger qui passe. Comme excellent échantillon d'ironie intrépide, il faut rapporter ce mot d'un sous-officier ramassant l'énorme éclat d'un obus qui venait d'exploser à quelques mètres de lui : « Ces Boches sont épatants ; ils s'amuse à envoyer des grosses machines comme ça, sans se douter qu'un jour ils finiront par blesser quelqu'un ; un accident est si vite arrivé ! »

Avant d'achever ce tableau d'arrière au bois le Prêtre, il faut noter que les poilus qui s'y trouvaient momentanément au repos, ne consentirent point à y mener une existence végétative. A l'instigation du général R..., maître en l'art des défenses et des attaques, ils installèrent sur le terrain même un véritable musée

LES ABRIS IMPROVISÉS



Pour se dissimuler à la vue des avions ennemis qui survolent nos lignes les artilleurs emploient les moyens les plus divers ; le plus usité consiste à recouvrir de branchages les pièces, les caissons et les voitures ; un parc d'artillerie ainsi caché donne l'illusion qu'un taillis a poussé tout à coup dans la plaine.



Depuis le temps qu'ils construisent des tranchées et qu'ils y demeurent nos poilus ont appris à les rendre aussi confortables que possible ; en voici une au-dessus de laquelle ils ont tendu une toile pour s'abriter des rayons du soleil ; on croirait qu'ils redoutent plus une insolation que l'éclatement des marmites.



CHAPITRE DEUXIÈME

(Suite)

Un regard rapide circulairement jeté autour d'elle, Fantic empoigna les deux bêtes qu'elle fit disparaître sous son tablier, mais pas si rapidement que Jean, survenant au même instant, ne les aperçut.

— Pour du culot, par exemple, s'exclama-t-il, c'est du culot !

Mais comme elle esquissait déjà le geste de rendre les deux lièvres, Yves s'avança vers le jeune garçon et le prenant d'autorité par le bras, l'attira à l'écart :

— Toi, mon petit, lui déclara-t-il net d'une voix sourde, motus... hein ? on sait ce qu'on sait... et pourquoi tu manques si souvent l'école et aussi pourquoi tu t'en vas fourrager du côté de Kercoat plus souvent qu'à ton tour.

— Comprends pas... tenta d'articuler Jean.

— Je m'comprends, moi, ça suffit..., on sait c'qu'on sait, que j'te dis, et bien d'autres choses encore..., par exemple comment la dame au baron Vigouroux a été tirée hier du trou de Roch-ar-Llevech...

— Yves ! supplia Jean, tout pâle.

— Bon, on se taira... ; mais faut t'taire aussi hein ! sinon, y aurait d'la rigolade pour pas mal de monde... Et se tournant vers la servante :

— Aie pas peur... j'suis paré... ; à c'soir.

Il fila, adressant au jeune garçon un « au revoir » narquois, dans lequel il y avait de la menace.

Le regard de Fantic, après avoir suivi son amoureux, se reporta sur Jean ; indécis, déconcerté, en proie à une rage difficilement contenue, le fils du garde demeurait immobile, à la même place où l'avait abandonné Yves.

Puis il lança son poing fermé dans la direction où avait disparu le braconnier et tourna les talons.

Alors Fantic, haussant les épaules, éclata de rire et poursuivit sa besogne.

CHAPITRE TROISIÈME

Depuis le commencement de la campagne, la petite cité roscovite, isolée à l'extrémité de sa péninsule, vivait dans une sorte de torpeur douloureuse : les bruits de la guerre n'arrivaient jusqu'à elle que très atténués et, n'eût été l'immobilité des barques, couchées sur le flanc dans la vase du port, leurs équipages ayant rejoint les dépôts, nul n'eût pu se douter des aventures tragiques qui faisaient frémir, d'une frontière à l'autre, la nation entière.

Il semblait étrange — anormal même monstrueusement — que la nature ne subît pas l'impression des catastrophes qui s'abattaient sur l'humanité.

On était presque tenté de se révolter, de crier à l'indifférence, en voyant les marées poursuivre imperturbablement leur double jeu rythmique, l'île de Batz s'allonger sur les flots aussi indolemment, le soleil empourprer de ses mêmes feux le petit édifice de Sainte-Barbe dressé à la pointe des roches.

Deux fois par jour, cependant, il semblait que Roscoff secouât sa léthargie.

Matin et soir, la population se rendait à la gare pour apprendre les nouvelles ; par ces deux trains qui apportaient les journaux, arrivaient de rares voyageurs dont on provoquait les impressions, les confidences.

Parfois aussi, équilibrant d'une canne sa marche pénible et lente, un blessé apparaissait dans l'encadrement de la porte de sortie, autour de laquelle se pressaient les habitants.

Alors, au milieu d'exclamations sans nombre, c'était une ruée vers le brave garçon.

C'était à qui l'interrogerait, le féliciterait, l'applaudirait ; chose singulière, personne ne le plaignait, personne même n'y songeait, tant on pensait qu'il devait être heureux et fier d'avoir si vaillamment accompli son devoir.

Son misérable képi, déteint, sali, déformé, était comme nimbé d'une auréole.

Seules, au milieu de l'émotion générale, les dames de la Croix-Rouge montraient un visage morne où se reflétait un désappointement, croissant à chaque train.

C'est que depuis des semaines la grande salle du laboratoire, transformée en ambulance alignait sa

double rangée de lits et que dans les locaux annexes, les médicaments, les linges, les pots de confiture, les bouteilles de vin généreux s'accumulaient ; et elles commençaient à craindre que tant de sollicitude eût été dépensée en vain...

Sauf quelques isolés, envoyés en convalescence dans leurs foyers, les « Croix-Rouge » formées en petit paquet sur le quai, continuaient à ne voir sortir des compartiments aucun de ceux auxquels elles brûlaient de prodiguer leurs soins.

La baronne Vigouroux avait dû forcément, vu la situation prépondérante que son mari occupait dans le chef-lieu, en sa qualité de maire et de conseiller général, accepter la direction de l'hôpital, direction à laquelle, d'ailleurs, la rendait apte son grade d'infirmière-major.

Les dames du comité avaient estimé que la grosse fortune de la baronne ainsi que l'influence de son mari, acquises l'une et l'autre à l'œuvre devalent, en dépit de sa jeunesse, lui faire confier ce rôle.

Devant ce vote, la blonde et élégante baronne s'était inclinée assez aisément, non parce qu'il flat- tait sa vanité, mais parce qu'il lui était prétexte à délaisser un foyer que la présence d'un mari, grossier d'allure et épais d'esprit, lui rendait insipide.

Vainement, depuis cinq ans qu'elle était mariée, avait-elle attendu que se réalisât la promesse de l'égoïste grand-mère, pressée de se débarrasser de l'orpheline à sa charge :

— On épouse d'abord, avait-elle déclaré à la confiante jeune fille, on aime ensuite.

Hélas ! ses pressentiments ne devaient pas la tromper ; la réalité même avait dépassé ses appré- hensions.

L'élégance de son allure, la finesse de son esprit ne pouvaient être appréciées à leur valeur par l'homme qui, du commencement de l'année à l'autre ne quittait guère ses bottes de chasse qu'au moment où les travaux du Conseil général l'appelaient au chef- lieu du département et aux yeux duquel la bonne quête d'un pointer ou l'arrêt d'un braque avait au- trement de prix que toute la philosophie d'une revue ou l'esprit d'une comédie...

Lui-même d'ailleurs se vantait de n'avoir de sa vie eu d'autre lecture que l'almanach du départe- ment et les périodiques agricoles...

Quoi d'étonnant à ce que, malgré son honnêteté native, elle attendît à son insu, l'aventure qui donnerait enfin satisfaction à toutes les aspirations natu- relles que le mariage avait méconnues.

Aussi, chaque matin et chaque après-midi elle se rendait régulièrement à la gare, attendant avec une im- patience émue ceux auxquels elle voulait se dévouer ; et chez elle, chaque soir, la dé- ception était plus grande, plus amère...

Soudain, vers la fin du deuxième mois de guerre, comme ces dames arrivaient à la gare, mornes et sans illusion, un gamin passa à bicyclette par les rues, criant d'une voix étranglée d'émotion :

— Les voilà !... les voilà !...

Il pouvait à peine parler quand il tomba comme une bombe au milieu de la foule qui, déjà prévenue, se pres- sait dans la cour.

Bousculé, entouré, inter- rogé, il expliqua en quelques mots que, se trouvant au chemin à niveau juste au moment où le train de Morlaix ralentissait, il avait vu, dans les encadrements des portières, des têtes bandées et des bras en écharpe...

Des blessés ! enfin...

En une envolée de grandes mantes, les dames de la Croix-Rouge pénétrèrent sur le quai et s'élancè- rent au-devant d'un aide-major qui venait de sauter d'un wagon...

— Madame la baronne Vigouroux ? demanda-t-il le képi soulevé, en promenant un regard interroga- teur sur les visages formant cercle autour de lui.

Et, la baronne avançant d'un pas, il expliqua :

— Je vous amène vingt-quatre blessés, dont une demi-douzaine qui devront être transportés..., avez- vous des brancards ?... des voitures ?...

— Une automobile... un omnibus d'hôtel et au besoin deux victorias qu'on peut envoyer chercher chez les loueurs.

— C'est au mieux... seulement, un peu vite, n'est- ce pas... j'en ai deux surtout dont l'état est grave...

— S'il est nécessaire de les isoler, docteur, pro- posa madame Vigouroux, je puis mettre à votre dis- position une propriété que j'ai aux environs...

— J'accepte.

Pendant ce court dialogue, le débarquement des blessés s'opérait avec l'aide des infirmiers et des dames du comité ; tandis qu'escortée par la popula- tion silencieusement émue, la troupe des plus vali- des s'acheminait vers le laboratoire ; avec d'innies précautions on transportait les autres dans les omni- bus des hôtels, réquisitionnés.

Sous la conduite d'un médecin, les deux voitures prirent le chemin de l'ambulance, tandis que la ba- ronne s'occupait à approprier son auto au transport des deux malheureuses épaves des champs de ba- taille.

A l'écart, cependant, deux litières étaient posées, où gisaient immobiles sous leur couverture de laine brune, la tête enveloppée de linges blancs, le visage mas- qué d'une gaze épaisse tamisant la rudesse de l'air et en filtrant l'impureté, les deux grands blessés pour lesquels la baronne s'occupait hâtivement à disposer son auto.

— Roussel, dit tout à coup une voix dolente, douce, menue comme celle d'un enfant.

— Marchef ? interrogea l'autre.

— Où sommes-nous... sais-tu ?...

Un des blessés se souleva péniblement sur un coude et enleva la gaze qui le masquait. Apparut alors une trogne si cuite et recuite par le soleil que c'est à peine si les souffrances l'avaient pâlie ; une barbe de huit jours en hérissait les joues et une moustache rousse, hirsute, la sabrait farouchement.

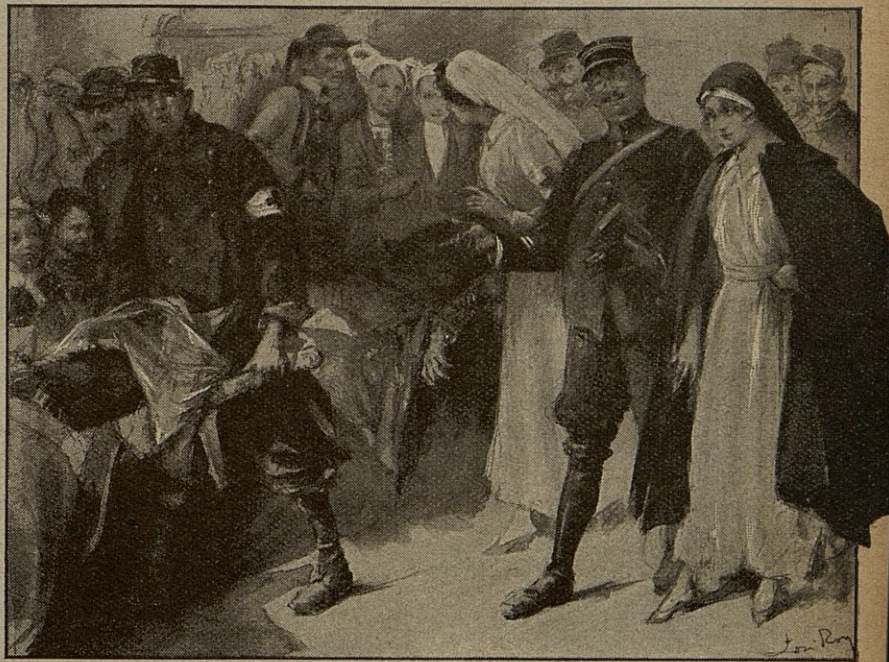
— Nom d'un' trompette, balbutia-t-il, aussi vrai que j'suis Roussel et vous Le Guermeur, y m'paraît qu'nous pourrions bien être en Bretagne... j'vois qu'des coiffes blanches, tout partout.

Un soupir s'éleva de la litière voisine.

— En Bretagne !... Roussel... demande un peu quel est ce pays ?...

En ce moment, la baronne s'approchait, accompa- gnée du major qui lui fournissait précisément quel- ques explications sur ces deux blessés : c'était d'abord un sous-officier de dragons que la mitraille avait abîmé à Charleroi, au point que les chirurgiens avaient tout d'abord cru impossible de le tirer d'affaire et qu'un miracle de la nature avait arraché à la mort.

Son compagnon de souffrance était un brigadier trompette de son escadron, couché à terre par la même rafale et qui, au mépris de son existence, avait sauvé la vie de son chef avec une telle cranerie, un



tel mépris de lui-même, que le maréchal des logis avait supplié en grâce qu'on ne les séparât pas.

Madame Vigouroux ne put retenir un geste de commisération profonde à la vue de ces deux litières.

— Veux-tu bien te recoucher, gronda paternelle- ment le major, en étendant à nouveau le brigadier sur le visage duquel il disposa le masque de mousseli- ne.

— M'sieu l'major, sans vous commander, c'est l'chef qui voudrait savoir le nom du pat'lin ousqu'on est...

— Roscoff...

Un cri léger retentit, étouffé par le bruit que fai- saient des infirmiers transportant les litières jusqu'à l'auto.

Seule, l'oreille de la baronne le perçut, ce cri, et une grande pitié l'envahit toute.

Il lui fallut une forte dose de volonté pour refouler les larmes qui lui piquaient les paupières ; elle eut voulu avoir assez d'énergie physique pour les prendre elle-même dans ses bras et les déposer sur les coussins de la voiture.

(A suivre).

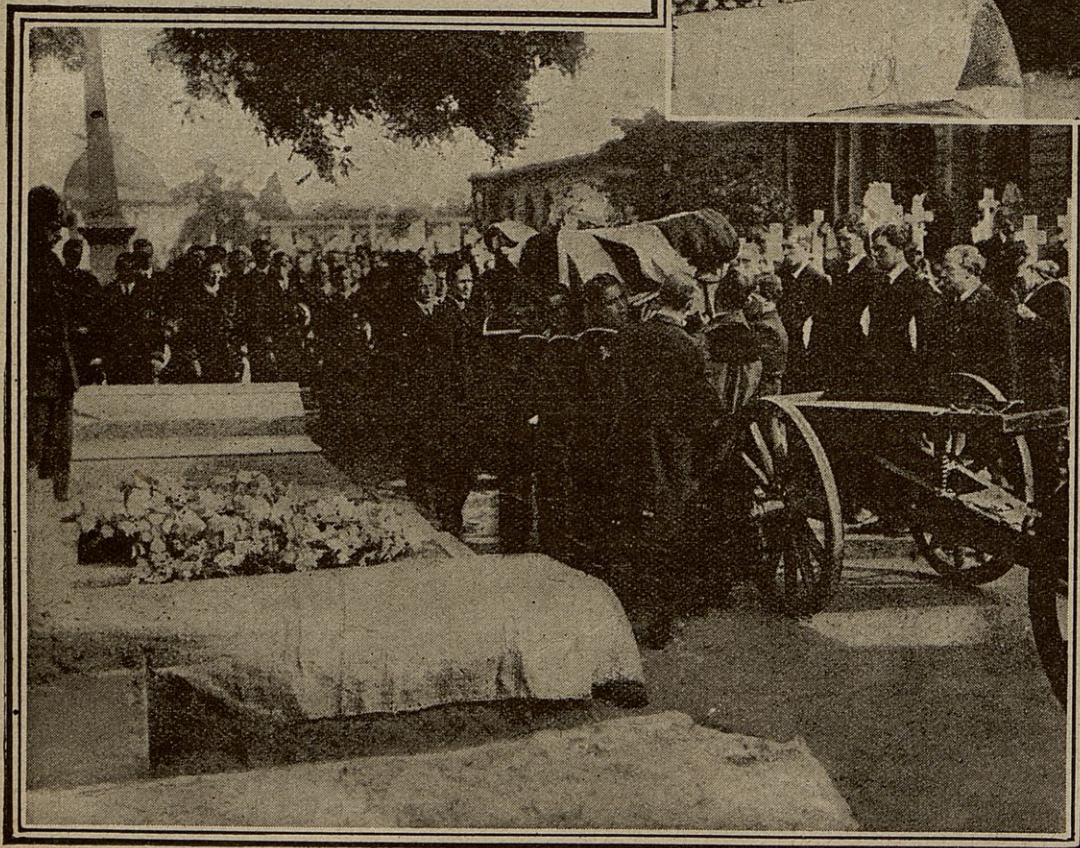
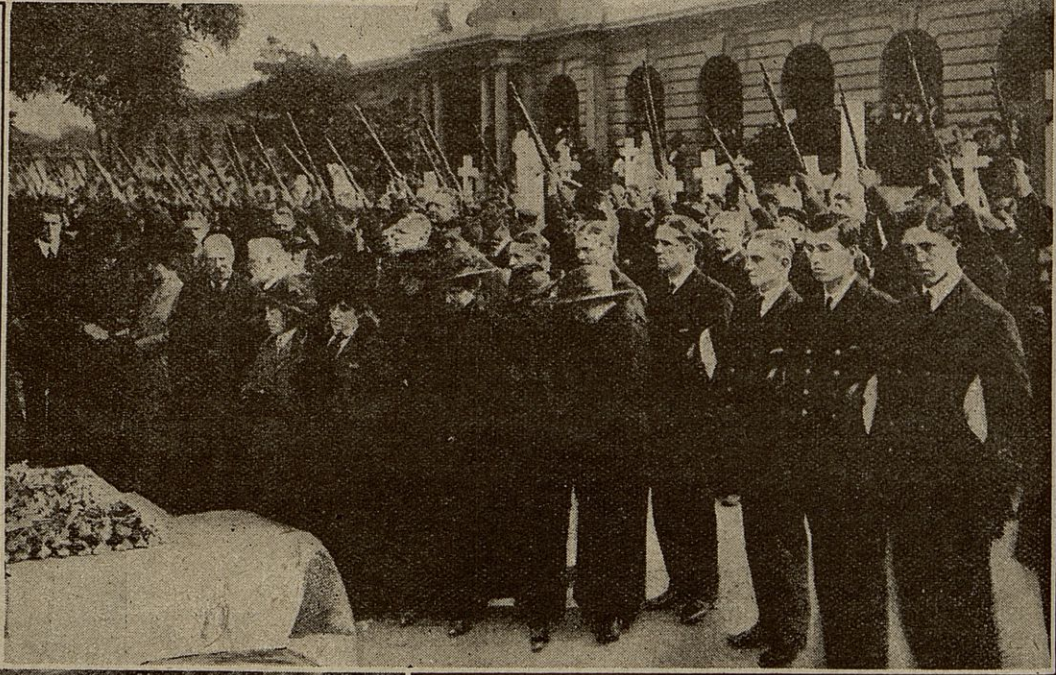
OBSÈQUES DE L'AVIATEUR ANGLAIS WARNEFORD



L'aviateur anglais Warneford, qui s'est tué à Buc le 17 juin, a eu son heure de gloire ; c'est lui qui, dix jours auparavant, avait détruit à coups de bombes un zeppelin au-dessus de la ville de Gand. On se rappelle comment il survola le dirigeable et comment l'explosion de celui-ci le força à faire un looping the loop, puis à atterrir en territoire occupé par l'ennemi. Avec le plus grand sang-froid il remit son appareil en marche et rentra dans les lignes anglaises. Pendant ce temps le zeppelin tombait sur le béguinage de Gand et y mettait le feu. Cet exploit d'une audace extrême lui avait valu la croix de Victoria et la Légion d'honneur. Il se préparait à repartir en Angleterre pour aller embrasser sa mère avant de retourner au front, lorsqu'un accident inexplicable causa sa mort et celle d'un Américain dans un vol qu'il exécutait à l'aérodrome de Buc. Lorsque sa mère apprit sa mort, elle eût un mot héroïque : « Je n'aurais pas voulu, dit-elle, d'autre mort pour lui ; il vaut mieux donner sa vie pour sa patrie que d'être pris et torturé par les Allemands ».

On voit sur la photographie de gauche cette héroïque mère portant des lis sur le cercueil de son fils.

Le lieutenant aviateur Warneford n'avait que vingt-quatre ans ; il était né au Canada, à Cooch-Behar ; à deux mois, il était emmené en Angleterre où il passa la plus grande partie de sa vie ; il avait fait de nombreux voyages dans les diverses parties du monde. Il était issu d'une vieille famille du Wiltshire qui habitait au château de Warneford, résidence actuelle de sir Frederick Banbury. Il avait pris sa première leçon de vol à l'aérodrome maritime de Hendon, sous la direction du commandant Porte, le 21 février dernier. Ensuite il passa par l'école centrale d'aviation de Up Avon, dans la plaine de Salisbury, et obtint sa licence de pilote le 15 mars. Depuis un mois environ il était attaché à l'escadre d'aviation anglaise qui est en France. La mort du lieutenant Warneford, survenue dans un accident banal après le merveilleux exploit qu'il avait accompli, a produit une douloureuse émotion.

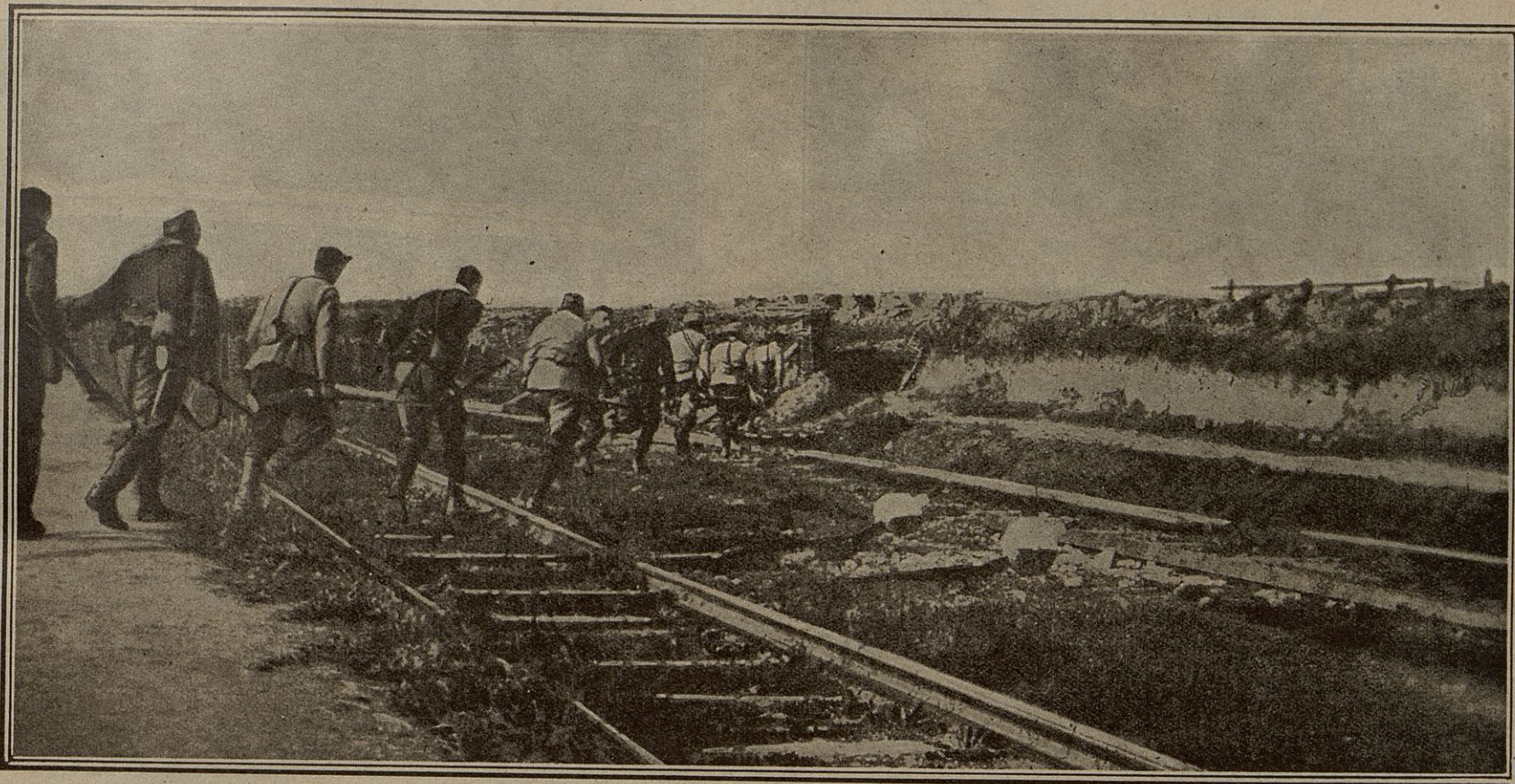


On rapporte qu'au moment où avec son passager le lieutenant Warneford prenait son vol à l'aérodrome, il fit de la main des signes d'adieu. Un de ses amis murmura : « J'aimerais mieux qu'il n'eût pas fait ce geste ; c'est mauvais ». On n'a pu déterminer exactement les causes de l'accident : il fut constaté seulement que les deux aviateurs ne s'étaient pas servis de la ceinture de cuir qui aurait pu peut-être les préserver de la mort. De l'aérodrome de Buc, le corps de l'héroïque aviateur avait été transporté à l'hôpital Trianon-Palace ; une chapelle ardente avait été installée dans la cour et les cercueils de Warneford et de son ami l'Américain Harry Black Needam furent inhumés au cimetière de Brompton, dans le quartier aristocratique de Kensington.

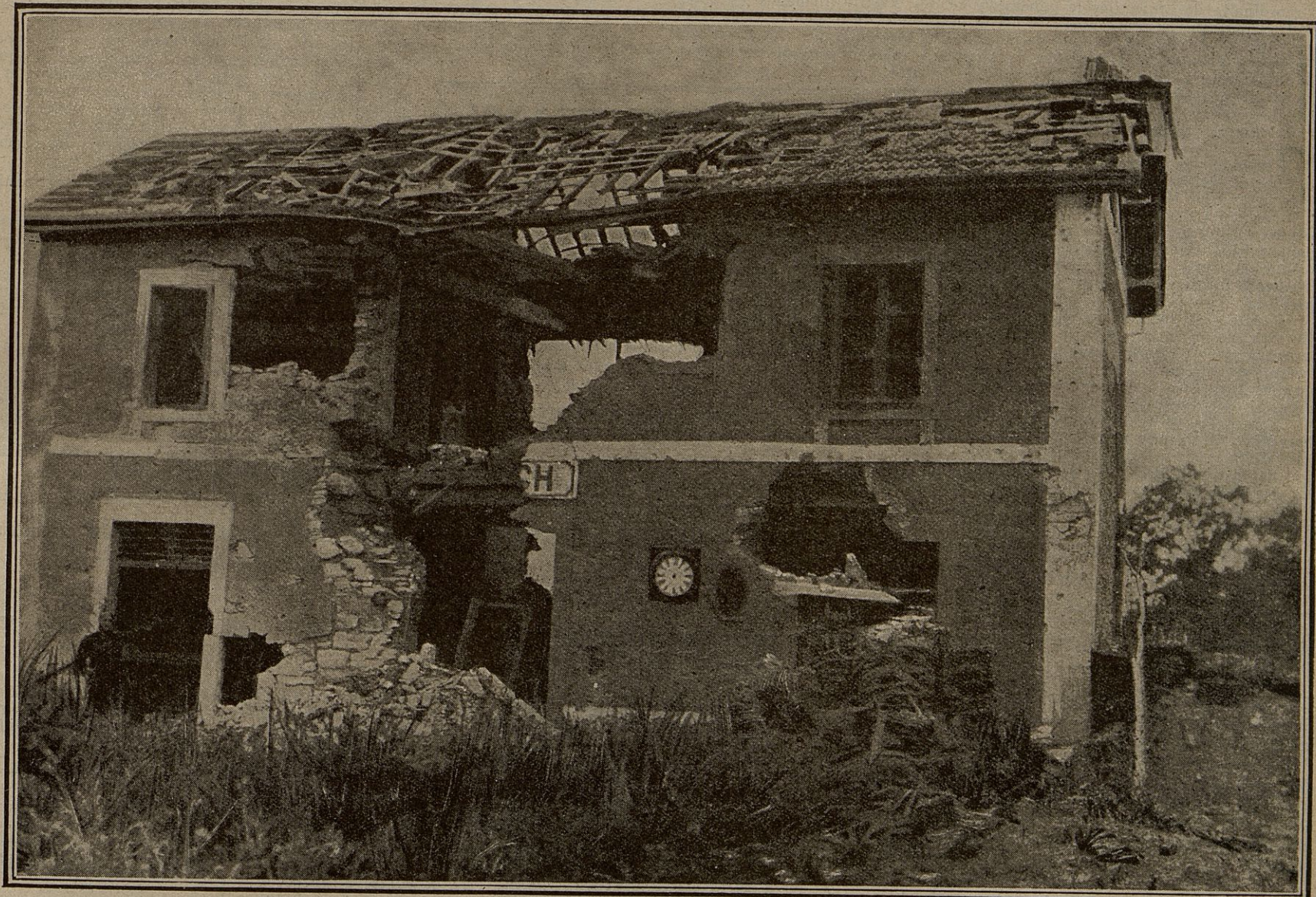
De magnifiques funérailles ont été faites au vainqueur du zeppelin par la population de Londres et par l'armée anglaise.

Dans la photographie du milieu, on voit la mère de l'aviateur entourée de sa famille et des officiers aviateurs camarades du défunt. Derrière, une compagnie de fusiliers tire la salve d'honneur. La photographie du bas représente le cercueil, recouvert du drapeau anglais, au moment où il est transporté de l'affût de canon dans le caveau de la famille.

LA REPRISE DE L'ALSACE



Les Allemands s'étaient fortement retranchés derrière cette ligne de chemin de fer qui suit la vallée de Saint-Amarin ; mais nos canons bouleversèrent leurs défenses ; alors nos fantassins, se précipitant à travers les rails, ne firent qu'un bond jusqu'aux tranchées ennemies qu'ils occupèrent sans coup férir ; quelques jours après nous étions maîtres de la plus grande partie de la vallée.

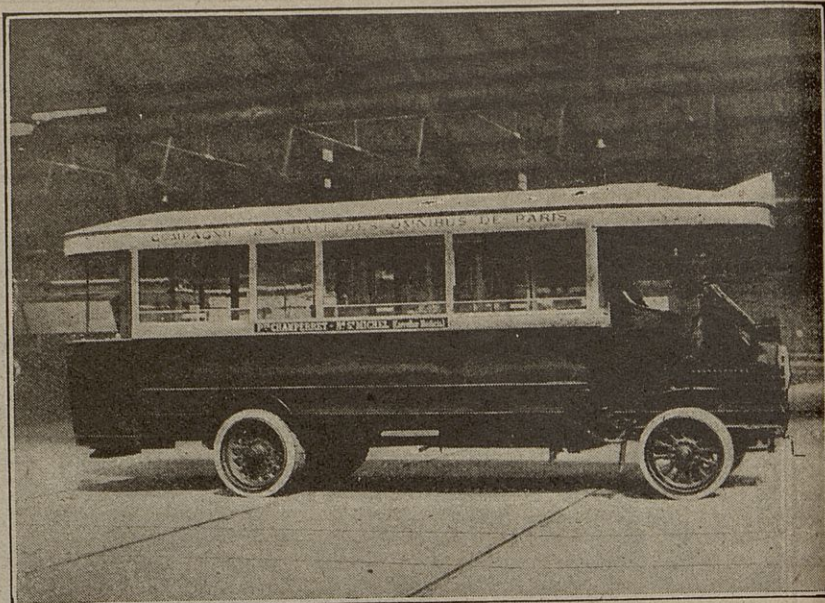


La petite gare, que dessert la ligne de la vallée de Saint-Amarin, fut le théâtre d'un brillant succès pour nos troupes ; mais elle eut à subir les effets de l'intense bombardement auquel furent soumis les Allemands ; les obus l'ont éventrée ; le toit, dont les tuiles ont été enlevées comme par un ouragan, va s'effondrer ; mais nous réparerons tous ces inévitables dégâts.

LES ACTUALITÉS



L'ouverture de la pêche a eu lieu le dimanche 20 juin, à la grande joie des amateurs de ce sport tranquille. Voici une joyeuse famille de Parisiens qui amène au bout d'une ligne un casque prussien.



Après onze mois d'absence, les autobus vont reparaitre dans les rues de Paris : ils seront plus larges et plus confortables que les anciens. Nous en donnons ici le nouveau modèle.

SUR LE FRONT RUSSE

Après Przemyśl, les Russes ont dû abandonner Lemberg ; la place forte et la capitale de la Galicie sont de nouveau au pouvoir des Autrichiens.

Ce résultat est dû à l'offensive en masses énormes opérée par le maréchal von Hindenburg ; concentrant dans un espace relativement restreint les armées allemandes et autrichiennes, submergeant les lignes russes sous une quantité extraordinaire de projectiles le généralissime des Austro-Allemands est allé droit au but sans se préoccuper des pertes effroyables qu'il avait à subir. De leur côté, les Russes ont manqué de munitions et aussi d'armes ; ils n'ont pu répondre à l'avalanche d'obus que les Allemands précipitaient sur eux. Dans ces conditions, il était sage, et le grand-duc Nicolas n'a pas hésité, de ne pas livrer la bataille décisive que semblait désirer l'ennemi et de reculer en conservant et des armées intactes et l'absolue liberté de mouvements.

L'abandon de Przemyśl et celui de Lemberg ne sont pas des défaites stratégiques, c'est là l'essentiel ; l'effet moral que le recul des Russes pouvait produire était escompté ; on a la certitude que nos alliés reprendront l'offensive au bon moment lorsque leur réapprovisionnement en munitions aura eu lieu et lorsque les renforts qui viennent de tous les points de l'immense Russie auront rejoint les armées intactes du grand-duc Nicolas.

D'ailleurs, l'ennemi ne se fait pas de grandes illusions sur un succès de cette sorte ; les journaux autrichiens reconnaissent que la retraite des troupes russes s'est effectuée dans un ordre parfait. A Lemberg les Autrichiens n'ont trouvé qu'un faible butin et n'ont fait que quelques prisonniers.

Malgré les brillants succès remportés par les deux ailes de l'armée russe, on pouvait, d'après les communiqués officiels, prévoir dès le 18 juin l'évacuation de Lemberg. En effet, ce jour-là le grand-duc Nicolas annonçait que les Allemands avaient dirigé

une offensive avec de grandes forces dans la direction de Rava-Ruska et sur le front des lacs de Erodek ; et le 19, les troupes russes se retiraient de ces dernières positions ; la capitale de la Galicie se trouvait menacée par le nord-ouest et par l'ouest. Les Russes n'avaient plus sur ce point de lignes de défense naturelle. L'armée de von Mackensen, qui recevait à chaque instant par la grande ligne de Cracovie les renforts nécessaires pour combler les pertes énormes que lui faisaient subir les Russes, parvenait en même temps à prendre Rava-Ruska ; ce qui décidait définitivement du sort de Lemberg.

Mais la manœuvre du général allemand avait échoué ; il était visible qu'il voulait séparer les armées russes de la Vistule de celles opérant devant la capitale de la Galicie ; le généralissime russe a déjoué ce plan en reportant son front en arrière et en maintenant le contact avec toutes ses armées.

Ainsi que nous le disions, les ailes de l'armée russe avaient cependant remporté de brillants succès. L'aile gauche attaquait l'ennemi qui avait passé le Dniester en amont et en aval de Nijniov, et anéantissait les éléments qui avaient traversé le fleuve en amont ; l'offensive de l'autre partie de l'armée autrichienne était arrêtée. Sur le Pruth, l'ennemi était rejeté après des combats opiniâtres.

Les Russes avaient fait plus de 5.000 prisonniers dont un général hongrois.

L'aile droite russe n'était pas moins heureuse ; dans la région de Lubaczow, la cavalerie attaquait l'infanterie allemande avec une audace extrême, sabrait et dispersait le 91^e régiment ; l'offensive était arrêtée. Sur la Tanew, dans la nuit du 20, l'infanterie russe franchissait subitement la rivière et anéantissait, à la baïonnette, un bataillon du 82^e régiment.

Dans la région de Chavli des combats opiniâtres ont eu lieu et nos alliés ont fait des progrès. Ici encore la cavalerie russe a obtenu un brillant succès. Dans un raid magnifique elle s'est jetée sur les derrières de l'ennemi, a enlevé et brûlé d'importants transports chargés en partie de cartouches ; elle a sabré de nombreux convois et anéanti plusieurs détachements de cavalerie allemande.

LE PAYS DE FRANCE

offre chaque semaine une prime de
250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 36, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au haut de la page 7 de ce fascicule et représentant des "Clartés dans la nuit".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

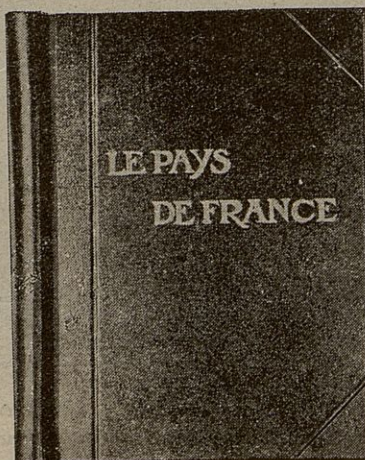
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée, ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.

(Modèle Déposé)

Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière

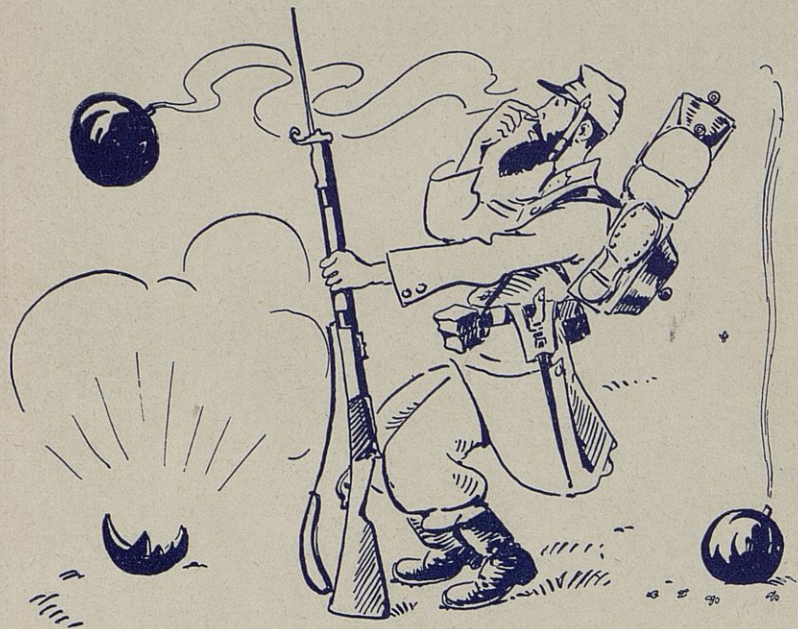
N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



La Guerre en Caricatures

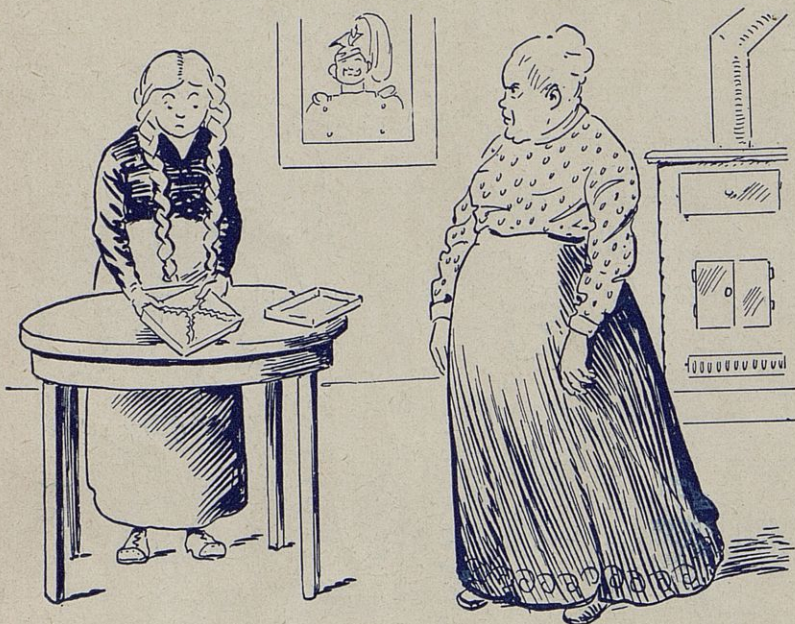
LES KABOCHES DE LA SEMAINE



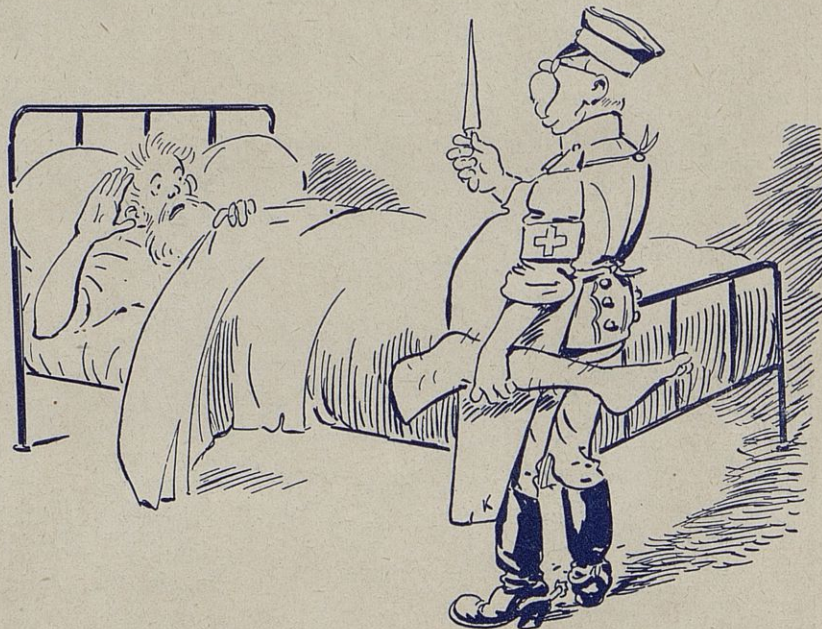
— Des marmites, passe ! mais des boules puantes...
Ces Boches n'ont aucune éducation.



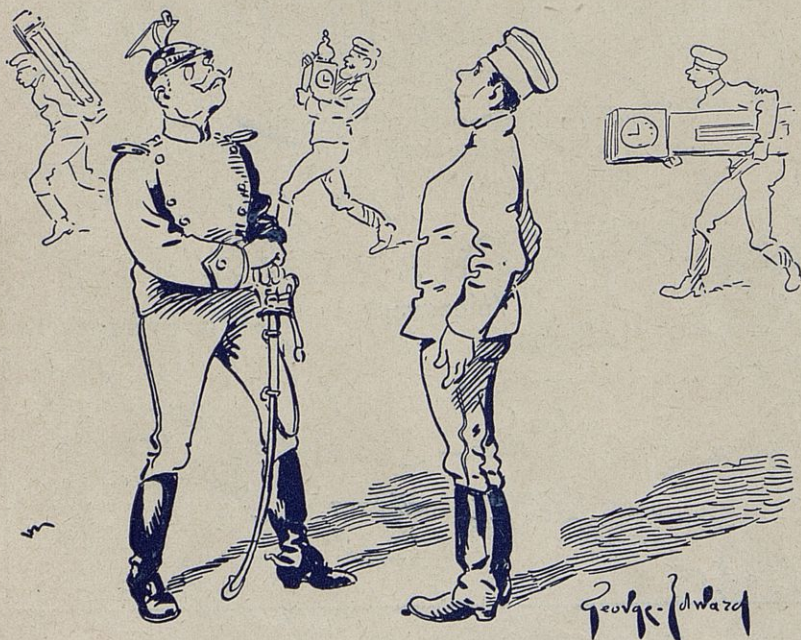
— Je voudrais me faire naturaliser ?
— M. Kaboche, la boutique est au coin.



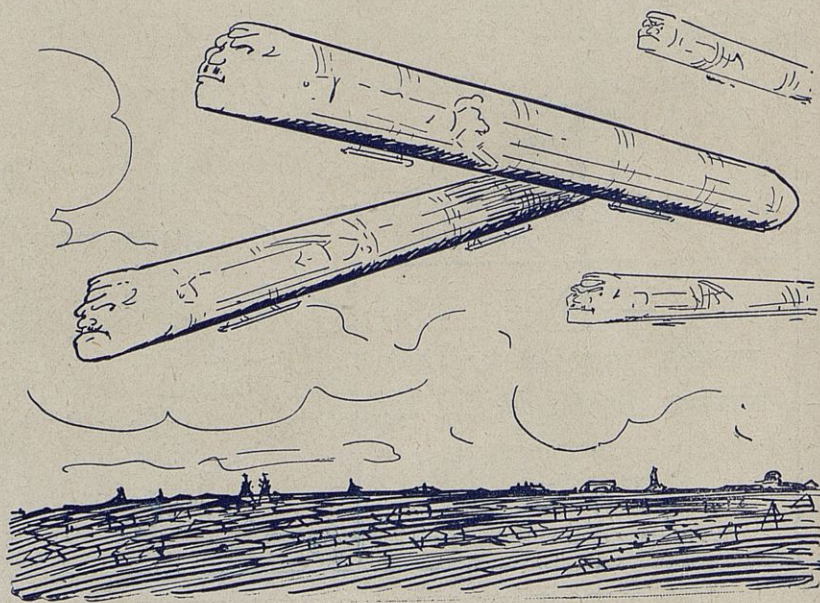
— Pauvre homme que ton père ! Il nous envoie pour 20
marks de mouchoirs de Valenciennes tandis qu'il y en a
qui ont envoyé 100.000 marks d'objets d'art ...et on le disait
bon soldat.



— C'est ma jambe droite qui était gangrenée et vous m'avez
coupé la gauche.
— Taisez-vous ! je vais vous couper la droite et vous aurez
huit jours de prison pour votre réclamation.



— J'ai déménagé vingt pendules, brûlé dix maisons dans
une journée, et vous me traitez de fainéant ! !



La sinistre bande des « Monte-en-l'air » perpétrant un de
ses vols.